PERSPECTIVES MISSIONNAIRES 11 1986

Sommaire

	Page
Éditorial	2
À propos d'un centenaire MAURICE GRÉBERT	4
Parole et Action RONALD J. SIDER	16
Au-delà du développement JOHN ALEXANDER	55
Un développement à la lumière de l'Évangile OLIVIER MARTIN	65
Là où il y a la justice... IRÈNE BLOMMAERT	72
Débat autour de la proposition de Donald Mc Gavran : « Un pas de géant dans la mission chrétienne »	75
Revue de livres	83

Éditorial

L'article du doyen Mc Gavran publié dans *Perspectives Missionnaires* N° 10 (octobre 1985), n'a suscité aucune réaction dans les pays francophones, alors que le texte anglais paru dans la *Lettre Mensuelle sur l'Évangélisation*, tirée à 12'000 exemplaires à travers le monde, a permis à 12 personnes sur 1'000 de réagir au manifeste du grand missiologue américain. Raymond Fung, l'éditeur de l'article en anglais, a en effet reçu 145 réponses. À rendre jaloux les éditeurs de P.M. ! Comme il n'est jamais trop tard pour bien faire, ceux qui le désirent peuvent toujours nous écrire: le débat reste ouvert.

Trois membres de notre équipe de rédaction viennent de rentrer de voyages au Laos, au Tchad, en Inde et à Madagascar. À notre retour, en relisant les épreuves du présent numéro, nous avons été frappés par la pertinence des différents articles par rapport aux différentes situations rencontrées.

Les thèmes de réflexion abordés : l'Évangile et le Développement, la Justice, la Parole et l'Action, m'incitent à vous livrer ici le résumé d'une prédication du Cardinal Victor Razafimahatratra adressée au peuple malgache le 19 août 1984, lors du culte solennel clôturant l'assemblée annuelle du Conseil Chrétien des Églises de Madagascar. Que nos lecteurs pardonnent donc le style «oratoire» de ce qui suit. S'adressant à 2'500 personnes, le prédicateur malgache invitait les croyants et les gens de bonne volonté à s'engager résolument dans la construction d'une société meilleure:

En s'appliquant à cette tâche, l'Église doit avant tout s'attacher à la Parole de Dieu... Corps de Christ, l'Église n'est pas un parti politique. Conduite par la Parole dans la voie de l'obéissance, elle a la redoutable responsabilité d'enseigner la vérité «afin que l'homme soit accompli, équipé pour toute bonne œuvre»... Un des principaux soucis de l'Église est d'apporter autour d'elle un peu de lumière afin que la nation tout entière progresse dans la justice et la paix... Par la prédication, l'Église est comme un messager venant libérer le peuple des liens du péché qui l'appauvrissent, les liens les plus tenaces étant l'égoïsme et l'indifférence face à la souffrance des autres...

En tant que chrétiens, nous sommes tous impliqués dans le redressement de notre nation. La tâche est loin d'être terminée.

Elle exige de nous un immense effort. Il faut aller à la racine de notre maladie pour nous en débarrasser.

Beaucoup de chrétiens, ancrés dans la foi au Christ, vivent dans l'honnêteté. Leurs efforts ne sont pas vains, Dieu les voit. Cependant, la nation est loin d'être guérie, le mal empire et se propage partout: vols, violence, meurtres... Le peuple n'est pas heureux; trop de gens vivent jour et nuit dans la crainte...; ils se sentent impuissants face aux événements. Ils en sont d'autant plus tristes qu'ils n'ont pas choisi cette vie. Ils soupirent après une autorité capable de faire respecter la loi, l'ordre, la sécurité, la justice et le droit...

Les grands axes routiers, les rues de nos villes se détériorent rapidement, la monnaie s'effondre: tout cela, nous pouvons le supporter. En revanche, les consciences et les esprits qui ne savent plus ce qui est juste représentent, pour notre pays, un mal bien plus grave. Qui ne souhaite voir le peuple manger à sa faim, vivre une vie paisible sans être accablé par de perpétuelles souffrances?

La foi de notre peuple se meurt, son enthousiasme disparaît. À cause de la volonté destructive de quelques-uns, le courage du plus grand nombre s'estompe. Travaillons ensemble au relèvement de notre société afin que règnent le droit et la justice! Nos consciences, nos esprits et nos cœurs doivent être transformés. Nous avons besoin d'un renouveau intérieur, fruit d'une réelle repentance. La foi exige cette transformation. Que nous soyons jeunes ou vieux, hommes de gouvernement ou simples citoyens, le Christ attend de chacun de nous un retour à lui.

Il n'y a aucun espoir de voir germer la semence dans une mauvaise terre. Le sol ne deviendra fertile que là où les cœurs se laisseront renouveler... Un cœur peut parfois être une fontaine qui empoisonne la vie, il peut aussi devenir une source de grâce et de paix...

Pour que nous puissions vivre ce renouveau dans le pays de nos pères, il faudra nous laisser guider par Dieu, assiéger chaque jour le trône de la grâce... Seul Dieu est en mesure de changer nos cœurs de pierre en cœurs de chair, capables d'aimer.

> *Notre Père qui es aux cieux, toi qui entends la voix de tes enfants, aide-nous à t'écouter et à t'obéir. Nous aimerions, dans la louange, unir nos voix à celle qui, dans le ciel, a dit: Voici le temps du salut, de la puissance et du règne de notre Dieu et de l'autorité de son Christ... (Apoc. 12:10-12).*

Amen

Jules VARIDEL

À propos d'un centenaire

Maurice GRÉBERT

En août 1985, vingt-six personnes, anciens missionnaires suisses, français et belges de l'ancien champ de mission du Zambèze, accompagnés de quelques enfants et petits-enfants de missionnaires, ainsi que de trois délégués officiels des Églises de France et de Suisse, accomplissaient un pèlerinage dans ce qui est aujourd'hui la Province Ouest de la Zambie. Ils participaient, du 16 au 18 août, aux festivités qui devaient marquer le Centenaire de l'Église implantée dans cette région depuis l'arrivée, en août 1985, sur les rives du Zambèze, du missionnaire autrefois bien connu et célèbre, François Coillard, et de ses premiers collaborateurs. Cette Église, qui avait été jusqu'à son accession à l'indépendance, le 27 septembre 1964, le « Champ de Mission du Zambèze », était devenue alors l'« Église Évangélique du Zambèze ». Le 16 janvier 1965, s'étant associée avec d'autres Églises issues du travail de missions anglaises de différentes dénominations, elle devenait la « Région Ouest » de l'« Église Unie de Zambie ».

À l'occasion des fêtes, on a pu répéter — et on y a vu un signe de l'humour de Dieu — que cette Église du Zambèze, avec l'Église du Lessouto (aujourd'hui Lesotho), étaient les deux seules Églises qui soient les filles authentiques de la Société des Missions Évangéliques de Paris, alors qu'elles se trouvent dans des territoires anglophones aujourd'hui. Par contre les autre Églises en relation avec la S.M.E.P., toutes sur territoires francophones, sont pour la plupart l'héritage

de Sociétés de Missions anglaises ou américaines.

À la lumière de certains textes historiques repris pour la circonstance, il nous est apparu qu'il était plus judicieux de dire que l'Église du Zambèze n'est pas, à proprement parler, la fille cadette de la Mission de Paris, mais sa petite-fille, et qu'elle est plutôt la fille de l'Église Évangélique du Lessouto. En effet, on est le fils ou la fille de quelqu'un si ce quelqu'un vous a donné le jour et que l'on a été voulu et porté par lui. Or, il semble bien que ce soit au Lessouto plutôt qu'à Paris qu'il faille chercher cette volonté de donner naissance à un nouveau champ d'évangélisation.

Dans un ouvrage paru probablement avant le tournant du siècle: *Au Zambèze, sur les pas de nos missionnaires* (p. 34), l'auteur, un certain Th. C. dont nous n'avons pu connaître l'identité, déclare à propos des Églises chrétiennes au Lessouto: «Les indigènes convertis étaient dévorés du désir d'annoncer à d'autres la Bonne Nouvelle qu'ils avaient reçue, ce qui est l'état normal de tout individu, homme ou femme, jeune ou vieux qui est devenu une nouvelle créature. Au début, leur zèle trouvait un emploi tout naturel au sein même de leur pays. À la longue cependant, il sembla que leurs efforts, éclairés et dirigés, pourraient être utilisés avec grand avantage aussi au dehors, et leurs conducteurs spirituels s'entendirent pour leur ouvrir un nouveau champ d'activité.»

L'origine, le germe de l'Église du Zambèze est donc bien à chercher au Lessouto et non en France. Ce sont les chrétiens bassouto, soutenus par leurs missionnaires, qui ont imaginé et voulu, qui ont lancé l'extraordinaire entreprise que l'on sait. Non seulement ils ont émis l'idée de faire une campagne missionnaire vers l'extérieur, mais encore ils se sont engagés personnellement et à fond. Ils ont mis à part un certain nombre de missionnaires qui leur étaient destinés, auxquels ils ont ajouté les forces conjuguées de leurs propres concitoyens, évangélistes, guides, cochers de wagons à bœufs. Sur un plan plus général, national, ils ont effectué des collectes de fonds, voire de bœufs, que l'on peut qualifier de surprenantes pour l'époque, quant à leur ampleur. Le

Comité de Paris finit bien par donner son feu vert[1] et par appuyer l'opération en cours; mais l'opération elle-même avait déjà débuté, lancée du Lessouto. Cet appui du Comité ne fut pas toujours à la hauteur de ce qu'aurait souhaité le «pionnier» du Zambèze, tant s'en faut, mais nous y reviendrons.

On pourrait peut-être objecter qu'il est contestable de dire que la fondation de l'Église du Zambèze soit le fruit de la volonté déterminée de l'Église du Lessouto. En effet, cette Église, après avoir lancé une première tentative d'évangélisation au Transvaal, tentative qui n'avait pas abouti, s'était donné pour objectif de sa seconde campagne d'apporter l'Évangile au «pays des Banyaïs». Le peuple visé était sous la domination des Matébélés et se situait au sud de la région de Bulawayo, au Zimbabwe actuel. On était loin du Zambèze! Et peut-être est-ce un nouveau signe de l'humour de Dieu, mais cela n'infirme en rien le fait que l'Église du Lessouto soit effectivement à l'origine de cette nouvelle Église. Les parents ne mettent-ils jamais un enfant en route dans l'espoir d'avoir un fils et ne reçoivent-ils pas une fille, ou inversément? Banyaïs ou Malozi, ils ont été l'objet de la sollicitude des Bassoutos et c'est là ce qui est fondamental.

Faute de pouvoir s'installer chez les Banyaïs, après avoir reçu du chef Lobengula un refus définitif de l'accueillir sur ses terres, Coillard, chef de l'expédition, parvient à la conviction qu'il faut réorienter la caravane vers les rives du Zambèze et «étudier les possibilités offertes aux missionnaires par un pays où, jusqu'ici, n'a pénétré que Livingstone» (p. 229). Le Comité de Paris lui oppose sa pleine désapprobation. Coillard, lui, estime que, s'il est bien reçu par les Malozi (anciennement Barotsis), il ne compromet rien et qu'il faut profiter si l'on trouve ouverte l'une des portes de l'Afrique Centrale pour l'Évangile: «Y a-t-il une question d'amour-propre à abandonner pour les Barotsis, ces

[1] M. et Mme Coillard purent «s'engager, avec l'accord du comité de Paris, pour la plus dangereuse de leurs randonnées missionnaires: l'expédition chez les Banyaïs.» La Caravane Noire, p. 207.

Banyaïs dont on a tant parlé, dont on a fait tant de bruit: Mission des Banyaïs! C'étaient des Banyaïs partout! On s'était engoué des Banyaïs, sans les connaître; comment y substituer les Barotsis?»

Coillard est très affecté par ce manque de compréhension et de support moral de Paris. Il répond qu'il est trop tard pour reculer, et à son ancien collègue du Lessouto, Casalis, il écrit: «Il nous est impossible de changer nos plans et inutile de discuter une question qui entraîne avec elle de graves conséquences; cela même est pour moi une indication de la Providence que nous suivons le chemin du devoir en allant au Zambèze» (p. 230). Avec un courage indomptable, il reprend la marche vers le nord, vers la plaine du Zambèze. Lorsqu'il aura enfin reçu l'accord du chef suprême du pays, le roi Lewanika, de pouvoir s'installer bientôt sur ses terres, il reçoit un nouveau courrier d'Europe qui lui apporte une nouvelle fois la réprobation générale du Comité des Missions. Qui dira encore que si l'Église du Zambèze a finalement été fondée, ce n'est pas par la volonté de l'Église du Lessouto, par l'intermédiaire de son serviteur Coillard?

Il sera encore nécessaire à cet homme d'user de toute sa force de conviction, à l'occasion d'un congé en Europe avec son épouse pour refaire leurs forces éprouvées et plaider devant le Comité la cause qu'ils défendent, pour emporter enfin son acceptation. La partie avait été longue et usante, mais elle était enfin gagnée.

Il est intéressant de noter qu'à l'occasion de son retour en Europe, on demandera à Coillard de collaborer lui-même à réunir les fonds nécessaires et éventuellement à recruter le personnel dont il pourrait avoir besoin, en participant à des tournées d'information dans plusieurs pays d'Europe. «Les arguments de Coillard impressionnent, son éloquence convainc.»

Rien que de très normal dans cette collaboration entre le missionnaire «en congé» et la Société des Missions qui l'emploie. Plus surprenant au contraire est le fait d'apprendre que plusieurs années plus tard la Mission du Zambèze n'émarge plus de la caisse générale de la Société des Mis-

sions, et cela, par décision du Comité! On constate, en effet, que le champ dispose d'une caisse spéciale, alimentée par des dons venant soit de France, soit de l'étranger, pour lui assurer une base de budget solide. Comment a-t-on pu s'acheminer vers une telle solution? Dans sa monographie historique sur le Zambèze, celui qui en fut pendant de nombreuses années le Président, le pasteur Jean-Paul Burger, nous en donne l'explication suivante: «Coillard avait séjourné en Europe de juin 1896 à la fin de décembre 1898. Pendant ces deux ans et demi, souvent accompagné du Capitaine Bertrand, il avait plaidé la cause de la Mission au Zambèze, en France, en Angleterre, en Suisse et dans les Vallées Vaudoises d'Italie. Il demandait aux Églises un renfort de 15 personnes et les fonds nécessaires à leur envoi, soit la somme de 150'000 francs que le Comité de la Société des Missions l'avait prié de recueillir lui-même. Et en même temps, il fondait des associations pour soutenir l'effort de la Mission au Zambèze, les «Zambézias» (p. 107). L'auteur indique un peu plus loin les raisons de cette autonomie voulue par le Comité: «La Mission de Paris passait par des temps difficiles. En 1891 elle avait dû prendre à sa charge l'œuvre commencée 40 ans plus tôt au Gabon par une Mission américaine. À partir de 1896, elle devait en outre assurer une lourde tâche à Madagascar. Dans la presse, une polémique s'était engagée entre les partisans exclusifs de missions coloniales et de missions non coloniales. Coillard n'est pas sans crainte, mais il répète volontiers que la géographie du Royaume de Dieu n'est pas celle de la politique des hommes. Et il demeure convaincu que «les œuvres entreprises dans un esprit d'obéissance ne se font jamais au détriment les unes des autres». Ajoutons encore cette note: «Entre 1900 et 1905, le nombre des Zambézias fondées atteignait 116, réparties dans 14 pays. Les fonds envoyés par ces groupes étaient comptabilisés à part et couvraient une bonne partie du budget de la Mission au Zambèze. Il arriva même une fois que, le budget entièrement couvert, un boni de près de 3'000 francs fut reporté à l'exercice suivant, raconte Th. Burnier» (p. 72). La Mission au Zambèze, on le voit, trou-

vait par ce moyen le soutien dont elle avait besoin. Mais en face d'une telle situation, on comprend mieux pourquoi le pionnier en a toujours éprouvé une certaine amertume. Il souffre de ne pas mieux sentir l'appui de son Église d'origine au sujet de laquelle l'auteur de *Sur les pas de nos missionnaires* déclare: «Une partie trop grande encore de notre protestantisme ne la connaît pas (la Mission au Zambèze) et y reste par conséquent indifférente». C'est cette indifférence et ce manque d'engagement de la part de son Église qui le touche douloureusement. Plus loin, il poursuit: «N'est-il pas humiliant pour nos Églises françaises de constater que parmi les douze chrétiens qui se sont donnés à ce champ de travail, deux seulement sont sortis de leur sein, MM. Coillard et Vollet, et l'on sait que ce dernier a dû chercher un climat plus salubre... Nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de jalousie pour la France à la pensée qu'elle fournit relativement moins de missionnaires que la Suisse et peut-être que les Vallées Vaudoises». Cette constatation est parfaitement correcte. Et cette tendance s'est même accentuée avec les années. Au cours des dix premières années l'équipe a compté 23 missionnaires: 2 Français, 6 Italiens, 4 Écossais et 11 Suisses. Plus tard encore, plus de 90 missionnaires suisses, pour ne parler que d'eux, firent des séjours plus ou moins longs au Zambèze et leur groupe représente certainement le gros du peloton.

Coillard est vraiment hanté, peut-on dire, par cette idée de la place que l'Église de son pays devrait occuper au Zambèze. Elle l'accompagne jusqu'à son dernier moment, en 1904, où il rédige son testament spirituel: «Sur le seuil de l'éternité et en présence de mon Dieu, je lègue solennellement aux Églises de la France, mon pays natal, la responsabilité de l'œuvre du Seigneur au pays des Barotsis, et je les adjure , en son Saint Nom, de ne jamais y renoncer, ce qui serait méconnaître et renier la riche moisson réservée aux semailles qu'elles ont accomplies dans les souffrances et dans les larmes». Coillard veut-il forcer le sort et contraindre par cette pression morale son Église à marcher sur le chemin où lui a vu celui de son obéissance, mais où elle, au con-

traire, ne s'est avancée qu'avec réticences, avec lourdeur même ou en se dégageant parfois de sa responsabilité directe? «Je lègue aux Églises de mon pays la responsabilité..!» Ce même Coillard, qui avait écrit vingt ans plus tôt: «... des Banyaïs partout! On s'était engoué des Banyaïs sans les connaître, comment y substituer les Barotsis?», ou encore plus tard: «La géographie du Royaume n'est pas celle de la politique des hommes!», avait vu dans les faits que la grande œuvre à laquelle il participait s'accomplissait quand même d'une façon extraordinaire, cela malgré le support distant des siens. Ce même Coillard qui voyait dans ce qu'il vivait que «l'homme propose et que Dieu dispose», toujours, comment pouvait-il dire: «Je lègue aux Églises...»? Peut-on léguer autre chose que ce que l'on possède soi-même? L'avenir du Royaume de Dieu ne dépend-il pas uniquement de son Maître? L'expression est due, pensons-nous, à l'expérience qu'a vécue le pionnier; elle est à la mesure des ambitions qu'il avait nourries à l'égard de son Église. Il est intéressant, en comparaison, de rappeler ici les paroles, rapportées par Coillard lui-même, que le grand chef Lewanika avait prononcées devant son missionnaire à l'occasion de l'une des ses visites à la sation de Sefula, paroles qui nous paraissent sonner plus juste dans le contexte du Royaume de Dieu: «Je t'ai amené le cœur de la nation; c'est maintenant ton affaire, pas la mienne!».

Quoi qu'il en soit, cette responsabilité «léguée» par Coillard, certains l'ont gardée très fortement ancrée dans leur cœur. Nous pensons à des personnalités éminentes, comme le Directeur de la Société des Missions de Paris pendant de nombreuses années, le pasteur Charles Bonzon, ou comme l'ancien Président du Comité directeur, le pasteur Marc Bœgner, qui, sans faire du Zambèze un champ français, l'ont défendu avec la dernière vigueur et n'auraient jamais remis le Zambèze à une Mission anglophone, sous la pression des tenants d'une mission coloniale, pour de simples raisons de langue. Le Royaume de Dieu est au dessus de cela et il se réalise, estimaient-ils, par les chemins que Dieu se choisit à travers l'obéissance de ses serviteurs.

Si Coillard, à ce qu'il nous semble aujourd'hui, a été un peu trop loin au moment de la rédaction de son testament, il n'en reste pas moins qu'il a laissé à ses collègues de travail, à tous ceux qui l'ont entouré et fréquenté, et à ceux qui ont marché plus tard sur ses traces, le modèle d'une foi exemplaire et extraordinaire. S'il a pu atteindre le Zambèze malgré les obstacles de taille qui lui barraient la route, s'il a pu convaincre le Comité Directeur, s'il a pu rassembler tant de milliers d'«amis» pour soutenir le champ du Zambèze, c'est en raison de sa foi étonnante. Elle transparaît dans un texte comme celui-ci: «Pour nous, pas de regret, pas d'arrière-pensée, pas de faiblesse au moment de l'action. L'Éternel qui nous envoie nous a ceints de force, couronnés de sérénité et de joie; il nous chaussera, s'il le faut, de fer et d'airain. Notre force durera autant que nos jours. Est-ce là le langage de la présomption? Dieu me le pardonne. Nous laissons à d'autres de discuter et de critiquer notre entreprise; nous obéissons, nous, c'est notre devoir pur et simple. Et j'espère que mon Maître me rendra toujours invulnérable contre les paroles louangeuses et contre la critique la plus hostile.» (*Sur les pas...* p. 54-55) Foi vraiment extraordinaire à laquelle il convient d'ajouter le qualificatif de visionnaire. Citons un exemple: à peine Coillard a-t-il déposé ses bagages sur le terrain que le roi lui a accordé pour y planter une station, à peine a-t-il élevé les premières constructions semi-permanentes de cette station, qu'il voit déjà dans ce quasi-désert le Royaume de Dieu s'installer: «Mon ciel s'assombrit bien un peu, la solitude se fait plus grande autour de moi, je me sens «dans une terre déserte, altérée et sans eau». Satan n'est pas loin. Mais en laissant cours à mes pensées, une vision vient soudain tout illuminer. M'élevant plus haut, je ne vois plus seulement les lieux connus et aimés, les Béthel de mon pèlerinage, mais je passe en revue les pays du monde où retentit la prédication de la Bonne Nouvelle. Il me semble entendre monter vers le ciel, des cités populeuses et des déserts, des villes et des hameaux, des continents et des îles perdues dans l'océan, un concert universel de louanges où s'harmonise la multitude des langues humaines. Il me sem-

ble que le jour va luire où tout genou pliera devant Jésus, où toute langue confessera qu'il est le Seigneur à la gloire du Père. Je reprends courage alors et je bondis de joie. Autour de moi, c'est vrai, c'est encore le silence et les ténèbres. Mais que sera-ce quand les tribus zambéziennes et les nations de l'intérieur verront la grande lumière et joindront aussi leurs joyeux accents à ce puissant concert!» (p. 110-111). À ses amis d'une conférence missionnaire qui passaient par des moments de découragement, il dit encore: «Mais attendez plus tard, l'Église s'élèvera comme un phare béni dans le pays des ténèbres, et les chants de la jeunesse égaieront ces solitudes maintenant si sauvages et si mélancoliques» (p. 211).

Cette vision assez idéaliste pourrait-elle se réaliser un jour? Notre participation au voyage du Centenaire nous permet d'essayer de faire le point aujourd'hui.

En tant qu'homme et ancien missionnaire au Zambèze qui avons quitté ce champ depuis près de 20 ans, nous ne pouvions nous défaire d'une certaine appréhension. Bien des amis au pays nous avertissaient avant le départ: «Ne craignez-vous pas de vous retrouver dans une situation qui se sera certainement dégradée depuis que vous avez quitté le pays?» Paroles auxquelles venaient faire écho des messages reçus de Zambie au moment de la préparation du voyage: «Nos pères, vous allez être tristes de retrouver partout des ruines là où vous avez laissé des stations florissantes». À ce témoignage se joignaient aussi ceux qui nous accueillaient, presque à chaque étape de notre périple.

Il est certain qu'un tel diagnostic pouvait être à craindre... En effet, pour un grand nombre de ceux qui ont travaillé dans cette Église avant son indépendance, comme pour ceux qui se sont trouvés sur place après, l'Église a passé par une période que l'on a ressentie de part et d'autre comme un abandon. L'envoi, non plus de missionnaires mais de «collaborateurs fraternels», s'est effectué au compte-gouttes, pour parvenir, pour ce qui concerne la Suisse tout au moins, à un tarissement complet depuis 12 ans. L'avant-dernier envoyé était déjà revenu au pays il y a neuf ans et le dernier il

y a tout juste cinq ans. Depuis lors, il n'y a plus eu de présence missionnaire de chez nous. En quelque sorte, il s'est agi de l'application tacite d'un moratoire en personnel, sans qu'aucune décision n'en ait été prise clairement. Par ailleurs, des structures nouvelles ont été à l'origine d'une espèce de brouillard dans les relations directes sans que personne ne l'ait voulu ou cherché, bien entendu. Par exemple, le fait que l'Église du Zambèze soit devenue partenaire de l'Église Unie de Zambie a eu pour conséquence que toutes les relations autrefois directes entre Sefula et Paris devaient transiter nécessairement par le quartier général de l'Église Unie à Lusaka et qu'elles étaient entre les mains d'hommes nouveaux par l'intermédiaire desquels il était devenu indispensable de les faire passer. La création de la CEVAA, par ailleurs, tant célébrée, et avec raison, pour la création de relations nouvelles entre les Églises d'Europe et d'Afrique en particulier, a eu le même effet de relâcher les liens traditionnels, puisqu'elle constituait un centre de décision de plus, mais au sein duquel l'Église du Zambèze n'avait plus de représentant direct. Qu'allait-il donc rester de tout le travail accompli avec tant de fidélité pendant cent ans ? Des ruines ?

Certes, nous en avons trouvé et c'est souvent ce qui frappe et qui fait mal au cœur. Une visiteuse qui a fait partie du groupe et qui n'avait pas travaillé dans le pays en a été consternée : « Le coordonnateur, pasteur de la région, nous accompagne. Une immense région lui est confiée. Il passe des heures à marcher pour rencontrer les membres de la communauté. Cet homme est mal habillé, ne sait pas comment il arrivera à couvrir les besoins de sa famille... En visitant les lieux, on peut se rendre compte à quel point l'ancienne station est tombée en ruines et se trouve dans une situation lamentable... Par contre, nous voyons des oasis florissants, bien cultivés et pleins de vie. Ce sont les stations missionnaires catholiques, encore dirigées par des sœurs venues d'Europe d'où on envoie constamment de nouvelles novices ». La différence est bien là ! Les sations catholiques sont encore « dirigées » par des mains européennes et peu-

vent conserver un aspect «européen». Mais à côté, l'Église que nous avons visitée est indépendante. Les choses extérieures qui nous paraissent importantes à nous Européens de passage se sont dégradées et n'ont plus l'ordre ou l'aspect que nous souhaiterions. Des ruines matérielles sont là, certes. Mais il y a des signes de renouveau qu'il nous faut voir aussi, même sur le plan matériel. Ces signes nous réjouissent, nous les anciens. Le visiteur qui n'a pas connu la situation antérieure ne peut évidemment les discerner. Ce sont ici et là les apparitions de nouveaux bâtiments, en dur, construits par la communauté villageoise locale: un nouveau dispensaire, une chapelle... C'est là la manifestation authentique de la volonté de l'Église de durer et de se développer. Ce n'est plus une importation, c'est la concrétisation évidente de la volonté d'agir avec le peuple du pays et pour lui.

Et puis, à n'en pas douter, l'Église est là, avec ses autorités, avec sa jeunesse nombreuse, plus nombreuse qu'autrefois. Elle s'exprime dans une liturgie beaucoup plus diversifiée que celle que nous lui avions laissée. Son hymnologie, inspirée davantage de la musique traditionnelle, s'est développée. Enfin, le port de costumes liturgiques passe par une explosion inconnue autrefois. La jeunesse «égaie» par ses chants, selon l'expression de Coillard, toutes les célébrations. L'Église invisible n'est pas en ruines. Elle vit. Elle est présente. Elle se manifeste. Par ses groupes de femmes qui se multiplient et font eux-mêmes de l'évangélisation. Par ses groupes d'hommes qui leur emboîtent le pas. Oui, l'Église est là. Et notre conviction est bien faite: elle ne mourra plus. Même si l'Église qu'on semée un Coillard et ses successeurs se manifeste peut-être aujourd'hui davantage dans la diversité des nouvelles petites Églises «indépendantes» ou «sionistes» que dans l'Église officielle qu'ils ont laissée, la semence n'a pas été perdue. Elle germe et porte du fruit. Même si l'Église devait être un jour complètement abandonnée par ses «pères et mères» d'Europe, elle a trouvé des frères aujourd'hui, autour d'elle, et dans le monde, et elle vivra, sous la conduite de son Seigneur.

Non, Coillard ne s'est pas trompé dans l'élan de sa foi, ni dans sa totale obéissance, ni dans la vision qui l'a porté.

Maurice GRÉBERT

Fils de missionnaire, Maurice Grébert est né au Gabon en 1922. Après ses études de théologie à la Faculté de Théologie de Genève, il fait un stage d'un an à l'Église Française de Londres.

De 1948 à 1966, il est missionnaire au Zambèze (alors la Rhodésie du Nord), où il assume de nombreuses responsabilités ecclésiales et scolaires.

De retour en Suisse en 1966, il visitera les paroisses de Suisse romande, puis celles de France et de l'étranger (paroisses de langue française), pour les intéresser aux églises nées du travail missionnaire.

Depuis août 1968, il assume diverses tâches dans le cadre du Département Missionnaire des Églises Protestantes de la Suisse romande.

Parole et Action

Ronald J. SIDER

Le titre « Parole & Action », qui résume le thème de cette conférence, est suffisamment général pour m'autoriser à parler d'à peu près n'importe quoi sans trop le trahir. Sous le titre « Parole », on pourrait sûrement fignoler un éloquent discours sur la théologie, la prédication et l'évangélisation. Sous le titre « Action », on pourrait mettre tous les appels pressants qui invitent à se préoccuper d'assistance, de développement et de justice sociale. Mais je n'ai que quarante minutes, aussi n'avons-nous pas le temps de discuter de tout, même s'il vous arrive de penser, lorsque j'aurai terminé, que c'est précisément ce que j'ai fait !

J'entends donc me limiter à deux sujets : l'évangélisation et la justice sociale. Néanmoins, il serait tout à fait faux de penser que l'évangélisation n'est faite que de parole et la justice sociale que d'action. Les deux sont faits à la fois de parole et d'action. Mais la proclamation verbale est sûrement quelque chose de décisif dans le travail d'évangélisation et l'action ne l'est pas moins dans la recherche de la justice. C'est à la fois par la parole de l'évangélisation et par l'action pour la justice que nous rendons témoignage au Dieu de l'Écriture.

Cependant, ce n'est un secret pour personne qu'il existe aujourd'hui dans l'Église bon nombre de sérieux désaccords et d'âpres controverses à propos de la nature de l'évangélisation et de sa relation avec la recherche de la justice.

Conférence donnée en séance plénière à l'Assemblée des dirigeants chrétiens d'Afrique du Sud — Pretoria, Afrique du Sud, 14 juillet 1979 — Ronald Sider, membre de la **Brethren in Christ Church** (Grantham, PA) et de la **Diamond Street Mennonite Church**, Philadelphia, est professeur de théologie à l'**Eastern Baptist Theological Seminary**.

Je pense qu'il serait honnête de ma part de vous donner d'entrée de jeu l'essentiel de mon point de vue. Je suis fermement convaincu que l'Église, aujourd'hui, devrait développer très largement son activité d'évangélisation. Je crois que tout homme, en ce monde, a besoin d'entendre la Bonne Nouvelle de l'amour de Dieu pour lui, d'apprendre que Jésus-Christ est mort pour ses péchés et qu'il peut entrer dans une relation personnelle et vivante avec le Seigneur Jésus ressuscité en se joignant à la communauté nouvelle de ses disciples. Pauvre et opprimé ou riche et oppresseur, peu importe: le Seigneur Jésus ressuscité vous invite à vous repentir, à rejoindre la communauté nouvelle de ses disciples et à laisser le Saint-Esprit transformer votre vie.

Mais je dois aussi affirmer, avec la même vigueur, ma conviction que l'Église, aujourd'hui, devrait accroître son engagement dans la lutte pour la justice au sein de la société. La même Bible, où nous lisons que Dieu aime les pécheurs que nous sommes au point que son Fils a souffert la Croix, affirme que Dieu est du côté des pauvres et veut la justice pour les opprimés. Le Dieu de l'Écriture a en horreur les systèmes socio-économiques et les structures politiques injustes et il déclare qu'il a en abomination quiconque prétend l'adorer sans accomplir la justice.

Évangélisation

Une obéissance sincère et un témoignage fidèle au Souverain tout-puissant que révèle l'Écriture doivent nécessairement comporter à la fois l'évangélisation et la justice.

L'annonce du Royaume de Dieu

Mais qu'est-ce que l'évangélisation? Le sens littéral du mot qu'emploie le Nouveau Testament pour «évangéliser»

est simplement «annoncer une bonne nouvelle». Il faut alors poser une autre question: qu'est-ce que la Bonne Nouvelle? La réponse de Jésus est tout à fait claire. Les Évangiles disent qu'au cœur de la proclamation par Jésus de la Bonne Nouvelle, il y a simplement: «Le Royaume de Dieu est là». En introduction à l'histoire de Jésus dans Marc 1:14-15, on lit: «Jésus alla en Galilée et proclama la Bonne Nouvelle venant de Dieu: le moment fixé est arrivé, disait-il, car le Royaume de Dieu s'est approché! Changez de vie et acceptez la Bonne Nouvelle!» (*). À maintes reprises, et toujours de nouveau, les Évangiles parlent du contenu de la Bonne Nouvelle comme du Royaume qui est devenu présent dans la personne et l'œuvre de Jésus (Marc 1:14-15 — Mat. 4:23, 24:14 — Luc 4:43; 16:16). Pour Jésus, donc, l'Évangile, c'est la Bonne Nouvelle du Royaume.

Mais de quelle nature était ce Royaume que Jésus proclamait? Était-ce un royaume invisible, dans le cœur des gens? Était-ce un nouveau régime politique, du même ordre que celui de Rome? Répondre de façon simple à ces questions à propos desquelles des érudits ont écrit des douzaines de volumes savants a de quoi faire hésiter, mais permettez-moi d'essayer.

Le Royaume advient là où Jésus maîtrise le pouvoir du mal. C'est dans l'Église que cela se produit de la manière la plus visible. Mais cela arrive aussi dans la société au sens large, parce que Jésus est Seigneur du monde comme de l'Église (Mat. 28:18 — Eph. 1:20-22 — Apoc. 1:5). Le «Royaume de Dieu» est un concept dynamique qui se rapporte au Règne et au gouvernement royal de Dieu, qui ont fait irruption de manière décisive dans l'histoire par l'Incarnation et qui adviendront en plénitude lors du retour du Seigneur.

(*) Traduction: Bible en français courant

Le Royaume de Dieu : un âge nouveau

Pour comprendre ce que Jésus voulait dire en parlant du Royaume de Dieu, il faut nous souvenir de l'ancienne espérance juive concernant la venue du temps messianique. Les Juifs divisaient l'histoire du monde en deux : l'ancien âge du mal et de l'injustice et le nouvel âge messianique de justice et de paix. Au temps de Jésus, les Juifs désiraient ardemment la venue du Messie qui mettrait fin à l'ancien âge et inaugurerait le nouveau en brisant le joug de l'oppression romaine. À l'aube du nouvel âge, les morts ressusciteraient et l'Esprit de Dieu serait répandu sur toute chair.

Quand Jésus de Nazareth proclama la joyeuse nouvelle, disant qu'il était ce Messie depuis si longtemps attendu, de grandes foules s'assemblèrent autour de lui. Mais les chefs religieux et les occupants romains se hâtèrent de le crucifier comme blasphémateur et traître. Jésus avait échoué.

Mais Dieu l'a ressuscité des morts. La résurrection de Jésus a confirmé sa prétention d'être le Messie. Elle a montré, ainsi que le don du Saint-Esprit à Pentecôte, que Jésus avait eu raison de déclarer que le nouvel âge avait commencé à investir l'ancien. La Résurrection et la Pentecôte ont confirmé la proclamation de Jésus selon laquelle le Royaume de Dieu était devenu visible en sa personne et dans la nouvelle communauté des siens.

Jésus, vous le voyez, n'était pas un prophète isolé, individualiste. Il a mis en place une forme de communauté ou de société radicalement nouvelle. Il a rassemblé autour de lui des disciples qui se sont mis à vivre toute une série de valeurs profondément différentes de celles de la société.

La nouvelle société et les nouvelles valeurs apportées par Jésus ont constitué un défi fondamental lancé au « statu quo » dans presque tous les domaines. Jésus a scandalisé les Pharisiens légalistes, soucieux d'observer méticuleusement la loi de Moïse, en enseignant que Dieu pardonne sans condition même le pire des pécheurs. Jésus a pris à contre-pied, en appelant les gens à vivre l'autorité comme un service, les

chefs de tout poil qui font leurs délices du pouvoir qu'ils exercent sur leurs surbodonnés. Jésus a contrarié les hommes — que les lois facilitant le divorce et les autorisant à se débarrasser de leurs femmes pour n'importe quelle raison arrangeaient bien — en leur rappelant avec insistance que la volonté de Dieu était qu'un homme et une femme vivent ensemble toute leur vie dans une joyeuse union. Jésus a provoqué la colère des Zélotes qui, enflammés d'un zèle révolutionnaire, voulaient tuer l'oppresseur romain, par son appel à aimer même ses ennemis. Jésus a bravé les codes sociaux, qui traitaient les femmes en inférieures indignes même de toucher un rouleau de la Torah, en se comportant avec des femmes comme des êtres égaux et en leur parlant de théologie. Et Jésus a provoqué la peur de «l'establishment» économique en le sommant d'appliquer l'antique enseignement biblique sur le Jubilé.

L'entrée dans un âge nouveau à travers le Jubilé

En examinant de plus près la manière dont Jésus annonce le Jubilé, on verra plus clairement comment ce nouveau Royaume qu'il proclame représentait un défi radical lancé au «statu quo». Quand les Israélites avaient pénétré pour la première fois en Canaan, le pays avait été équitablement partagé entre les tribus et les familles. Dieu donna alors la loi du Jubilé, rapportée en Lévitique 25, pour qu'il soit assuré que ni l'extrême richesse, ni l'extrême pauvreté ne pourraient exister au sein de son peuple. Tous les cinquante ans, toutes les terres étant, dans l'ancien Israël, la forme essentielle du capital, la loi du Jubilé avait pour but de garantir à chaque famille le capital nécessaire pour assurer son existence.

Mais en quoi ceci peut-il fonder l'idée que le Jubilé était une notion centrale pour la pensée et le ministère de Jésus? L'évidence de base se trouve en Luc 4:16-30, dans le «récit-programme» que fait Luc de l'affrontement dramatique dans la synagogue de Nazareth, au début du ministère

public de Jésus. Jésus a lu le texte d'Esaïe 61:1 et a déclaré qu'il était celui qui accomplissait ces paroles:

> «Le Seigneur Dieu me remplit de son Esprit, car il m'a consacré pour apporter aux pauvres une bonne nouvelle. Il m'a envoyé pour proclamer aux captifs la liberté et aux aveugles le don de la vue, pour libérer les opprimés, pour annoncer l'année où le Seigneur manifestera sa faveur»

C'est un moment décisif dans la définition que Jésus lui-même donne de sa mission.

Mais que voulait-il dire? Il y a de bonnes raisons de penser que Jésus entendait proclamer le Jubilé.

Le Jubilé dans l'eschatologie

Une étude très récente faite à l'Université de Bâle par un chercheur évangélique, Robert Sloan, a montré qu'il y a en effet de bonnes raisons de le penser.

Sloan s'appuie sur un texte important de Qumran (provenant des manuscrits de la Mer Morte), qui date en gros de l'époque même de Jésus. Ce texte de Qumran relie le passage sur le Jubilé dans Lévitique 25 et le texte sur la remise «sabbatique» des dettes dans Deutéronome 15 avec le texte d'Esaïe 61:1 cité par Jésus. En outre, il donne d'Esaïe 61:1 une interprétation qui s'applique spécifiquement au Jubilé. Chose aussi importante: les trois textes sont replacés dans une perspective eschatologique. Ainsi, dans le texte de Qumran, la remise en ordre économique et sociale décrite en Lévitique 25, Deutéronome 15 et Esaïe est attendue comme un événement qui doit se produire quand le Messie inaugurera le nouvel âge. En fait, Sloan a découvert que, dans la littérature juive, le texte sur le Jubilé est presque toujours situé dans un contexte eschatologique. Luc 4:16 semblerait relever d'une interprétation du même ordre. Ceci veut dire qu'au cœur même de la conception qu'avait Jésus du Nou-

vel âge messianique, il y avait le souci des pauvres, la délivrance des captifs et la libération des opprimés que réclame la loi du Jubilé. Le Nouvel âge, dont Jésus se voyait lui-même l'initiateur, avait un contenu spécifiquement économique et social.

La purification du Temple par Jésus entre parfaitement dans le cadre de cette inauguration du Jubilé messianique. Outré de voir que les membres de la riche aristocratie sacerdotale tiraient des sommes énormes de la vente des animaux pour les sacrifices, dont ils avaient le monopole, Jésus a qualifié leur pratique économique de «vol» («Ma maison sera appelée maison de prière, mais vous, vous en avez fait une caverne de voleurs» — Luc 19:46). Et il les a jetés dehors. Ce n'était pas une attaque à main armée contre le Temple. Mais c'était un acte spectaculaire de désobéissance civile qui entendait protester contre l'oppression économique et la profanation qui s'y déroulaient. Il n'est nullement étonnant que les Sadducéens et l'aristocratie sacerdotale aient considéré comme extrêmement dangereux quelqu'un qui proclamait et traduisait en actes une exigence aussi radicale de changement socio-économique. Dès lors, une des raisons pour lesquelles Jésus a été crucifié fut qu'il commença à vivre effectivement cette remise en ordre socio-économique fondamentale qu'on attendait pour le temps où le Messie viendrait inaugurer le Jubilé.

Jésus et la nouvelle communauté de ceux qui le suivaient ont défié le statu quo dans tous les domaines où il représentait une injustice de par son légalisme impitoyable, son autorité dominatrice, sa violence, sa manière d'opprimer les femmes, son iniquité économique. Jésus et la nouvelle société de ses disciples ont formé une communauté d'une espèce particulière, où toutes les relations détériorées, dans le domaine social, affectif, économique ou spirituel, étaient remises en ordre. Le fait que cette communauté d'un genre nouveau était désormais présente pour ceux qui voudraient s'y joindre était un élément central de ce que Jésus voulait faire comprendre en annonçant l'Évangile du Royaume.

L'âge des relations nouvelles

L'Église primitive n'a pas abandonné la méthode et le message de Jésus. Grâce à la puissance de l'Esprit saint, elle fut aussi une société remarquablement différente où les murs d'inimitié scandaleux, hérités du passé, qui séparaient les gens, furent abattus. Les Juifs ont accueilli les païens. Les esclaves et les femmes sont devenus des personnes à part entière. Ceux qui avaient de l'argent ont partagé généreusement avec ceux qui étaient dans le besoin, même si cela exigeait, comme ce fut le cas à Jérusalem, qu'on vendit des propriétés. L'Église primitive a représenté une sorte d'organisation sociale si remarquablement différente que Paul a pu dire, en Galates 3:28: «Il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni libre, ni homme ni femme, car vous êtes tous un dans le Christ Jésus».

Ephésiens 3 montre que la réalité de cette nouvelle communauté où toutes les relations étaient «rachetées» faisait partie intégrante du contenu de l'Évangile proclamé par Paul. Dans Ephésiens 2:13 ss, Paul avait montré comment, sur la croix, Jésus avait détruit le mur d'inimitié qui séparait les Juifs des païens, créant ainsi un être nouveau, un nouveau corps visible formé de croyants juifs et païens (2:13-16). Et maintenant, dans le chapitre 3, Paul continue en montrant que sa mission spécifique a été de faire connaître le mystère de Christ. Quel est ce «mystère de Christ»? Le verset 6 montre que le mystère que Paul annonce dans sa prédication, c'est précisément l'existence de ce corps nouveau formé de croyants de races différentes: «Par l'Évangile, les païens sont admis au même héritage, membres du même corps, associés à la même promesse en Jésus-Christ». Le fait qu'existe désormais de manière visible, à cause de la Croix, une nouvelle communauté où les inimitiés ethniques (aussi bien que culturelles, sexuelles, etc) sont déjà vaincues, constitue un élément fondamental de l'Évangile. Chaque fois que des croyants osent réellement vivre de cette manière, la nouvelle Église multi-ethnique de Jésus fait par-

tie de l'Évangile. Elle est une manifestation visible du Royaume nouveau annoncé par Jésus.

Jusqu'ici, nous avons vu que l'Évangile que nous annonçons est la Bonne Nouvelle du Royaume. Nous avons considéré la dimension horizontale de ce message et nous avons vu comment l'Église constitue une société nouvelle, où toutes les relations sociales, affectives ou économiques sont «rachetées». Mais il existe aussi une dimension verticale très importante. Car le Royaume a un roi. Et ce roi, c'est le Fils incarné, Jésus le Christ, qui est notre Sauveur et Seigneur.

... manifestant une génération nouvelle

Toute réflexion sur l'Évangile qui négligerait la glorieuse Bonne Nouvelle de Jésus comme notre *Sauveur* serait hérétique. Jésus a accueilli les pécheurs avec bonté en leur offrant de la part de Dieu un pardon immérité. Et il est mort sur la Croix comme rançon pour nos péchés. Au cœur de l'Évangile que Saint Paul a prêché à travers tout l'empire romain, il y avait l'offre gratuite de la justification par la foi seule, grâce à la mort expiatoire du Christ sur la Croix. Mais notre Sauveur ne fait pas que pardonner nos péchés. Il envoie aussi l'Esprit Saint, qui souffle à travers toutes nos distorsions pour nous régénérer, nous sanctifier et nous transformer afin de nous rendre conformes à son image. Le chef de ce Royaume que nous proclamons, c'est le Sauveur qui pardonne et transforme les misérables pécheurs que nous sommes. Cela aussi, c'est le centre de l'Évangile.

... engendrée par le Sauveur qui est le Seigneur

Mais Jésus n'est pas seulement Sauveur. Il est aussi Seigneur, Seigneur de toutes choses, dans le ciel et sur la terre. Paul rappelait aux Corinthiens que l'Évangile qu'il leur avait prêché, c'était celui-là: Jésus est Seigneur: «Ce n'est pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ le Seigneur que nous

proclamons» (II Cor. 4:3-5. Voir aussi Rom. 10:8-16 et Phil. 2:9-11).

Il est rare, pourtant, que nous fassions pleinement nôtre ce qu'implique le fait que la seigneurie de Jésus-Christ est un élément fondamental de l'Évangile. Positivement, le fait que Jésus est Seigneur signifie que rien d'autre ne peut prétendre nous en imposer et dominer notre vie. Nous sommes libérés des vieux tabous religieux, des rêves de nos parents, des modèles sociaux oppressifs, des «principautés et des pouvoirs». C'est Jésus qui est Seigneur, et non César, ni le Secrétaire Général du PC de l'URSS, ni le Président des USA, ni le Premier Ministre Botha. Nous n'avons pas à craindre de désobéir à qui que ce soit, personne ou société, dans l'intérêt de la vérité et de la justice, car Jésus seul est Seigneur sans partage. C'est là une bonne nouvelle extraordinairement libératrice et stimulante.

Mais cet aspect de l'Évangile a une autre face. Si la seigneurie de Jésus en est un aspect fondamental, il devient tout simplement impossible d'établir une séparation entre l'exigence d'accepter l'Évangile et l'appel à l'obéissance inconditionnelle du disciple que demande ce Seigneur.

Accepter l'obéissance coûteuse et inconditionnelle que suppose la condition de disciple ne saurait représenter une étape secondaire et facultative par rapport à l'acceptation de l'Évangile.

De la condition de disciple

Jésus, à de nombreuses reprises et d'une manière insistante, a souligné, pour ceux qui envisageaient de le suivre, le prix à payer pour être son disciple:

> De grandes foules faisaient route avec lui. Il se retourna et leur dit: si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple... En effet, lequel d'entre vous, quand il veut bâtir une tour, ne commence par s'asseoir pour calculer la dépense et juger s'il a de quoi aller jusqu'au bout? (Luc 14:25-28)

Dans un autre passage, Jésus dit clairement qu'il y a un lien nécessaire et inévitable entre le fait de s'approprier l'Évangile du salut et un engagement coûteux et inconditionnel dans la vie de disciple:

> Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même et prenne sa croix, et qu'il me suive. En effet, qui veut sauver sa vie la perdra; mais qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera (Marc 8:34-35. Voir aussi 10:29-30).

La rencontre de Jésus avec le jeune homme riche (Marc 10:17-31) montre qu'il n'a jamais hésité à insister sur les exigences de la condition de disciple. Il est absolument non-biblique de ne présenter l'Évangile que sous l'angle qui correspond aux besoins que les personnes qui l'écoutent peuvent ressentir. Si nous parlons de l'Évangile, par exemple, à un homme d'affaires qui aspire au pardon parce qu'il se sent coupable d'une infidélité conjugale, nous ne devons pas manquer d'insister sur le fait qu'accepter le pardon de Jésus entraînera inéluctablement qu'on se repente aussi de toute compromission avec les structures économiques pécheresses et avec le racisme institutionnalisé. On ne peut accepter une moitié de Jésus et refuser l'autre. Impossible d'accepter le pardon du Sauveur et de lui tourner le dos en tant que Seigneur de nos comportements en matière de racisme ou d'affaires.

L'Évangile est inséparable de ce qu'il y a de coûteux dans la condition du disciple. Celui qui justifie et qui régénère exige aussi qu'on répudie tout autre maître et qu'on vive une vie d'un style nouveau, selon le modèle qu'il donne dans sa vie parfaite. Accepter l'Évangile entraîne nécessairement et inévitablement qu'on accepte Jésus comme Seigneur de sa vie personnelle, de sa vie de famille, de ses attitudes en matière de racisme, d'économie ou de politique. Jésus ne sera pas notre Sauveur si nous nous obstinons à le refuser comme Seigneur.

Cela ne veut pas dire, bien sûr, que les vrais chrétiens vivent une vie parfaitement «rachetée», exempte de péché.

Nous ne cessons pas d'être justifiés par la grâce seule, malgré le péché qui persiste. Mais cela veut dire qu'un rejet délibéré et persistant de la seigneurie de Jésus sur tous les domaines de notre existence constitue, comme l'enseignait Jean Calvin, un signe évident que la foi salvatrice fait défaut.

Trop souvent les chrétiens (en particulier, à notre époque, les protestants évangéliques) ont annoncé une grâce à bon marché, offrant le pardon de l'Évangile sans les exigences de la condition de disciple. Mais ceci n'est pas l'Évangile de Jésus. Il n'y a qu'un seul Évangile dans la Bible, et c'est la Bonne Nouvelle de quelqu'un dont l'exigence de soumission à sa seigneurie est aussi entière et inconditionnelle que sa miséricorde est gratuite et imméritée. Parce que la seigneurie de Jésus est un aspect central de l'Évangile, l'exigence radicale qui est posée au disciple, celle de reconnaître Jésus comme roi de toute sa vie, est inséparable d'une proclamation fidèle de la parole de l'Évangile.

Qu'est-ce que l'évangélisation? C'est le partage de la glorieuse Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu rendu présent avec puissance et visiblement victorieux dans la personne et l'œuvre de Jésus-Christ. C'est l'annonce de ce message inouï: Dieu accepte les pécheurs tels qu'ils sont et instaure avec eux, à cause de la mort du Sauveur, une relation personnelle et vivante. C'est la communication de cette inébranlable certitude: parce que Jésus est Seigneur, aucun autre maître ou seigneur, qu'il soit homme ou démon, ne pourra jamais nous en imposer ni nous terroriser.

Quel message absolument fantastique! Il n'est personne, dans notre monde créé pour la gloire, mais brisé par la tragédie du péché, qui n'ait besoin de l'entendre. Ceux qui sont accablés par une conscience coupable aspirent ardemment à ce pardon qu'apporte notre message. Ceux qui sentent que leur vie est sans signification et sans espoir soupirent après la ferme espérance que donne la connaissance de Jésus ressuscité: celui qui a remporté une victoire décisive sur le péché, l'injustice et la mort, et qui reviendra réaliser pleinement cette victoire lors de sa seconde venue. Ceux qui sont acca-

blés et brisés par l'oppression et l'inhumanité qui règnent dans le monde gémissent et pleurent, soupirant après la communauté nouvelle de ceux qui marchent à la suite de Jésus. Jésus veut que l'Église soit un modèle qui donne à voir ce que sera le ciel. C'est ce qu'était l'Église primitive: une société d'une espèce absolument nouvelle, où faibles et forts, pauvres et riches, opprimés et oppresseurs confessaient leurs péchés et partageaient leurs ressources, où toutes choses étaient faites nouvelles. Et, en l'espace de quelques siècles, ils ont essaimé, comme un feu de brousse, bouleversant tout l'empire romain. Je suis absolument certain que Dieu fera la même chose de nos jours si nous avons l'audace de prêcher et de vivre l'Évangile biblique dans sa plénitude.

La justice sociale

Une question omni-présente

La seconde partie de mon exposé traitera de la question de la justice sociale. L'Ancien Testament comme le Nouveau ordonnent au peuple de Dieu de se préoccuper de justice. «Que la justice soit comme un courant d'eau»: c'est un thème constamment présent chez les prophètes. Jésus, en Matthieu 22:23, a condamné les scribes et les pharisiens parce qu'ils s'inquiétaient du paiement de la dîme mais négligeaient ces enseignements bien plus importants de la Loi que sont la miséricorde et la justice.

Le champ, ici, est de nouveau si vaste que je suis obligé de choisir. J'entends m'intéresser à deux questions:

1) La Bible enseigne que participer à une injustice structurelle ou à un système structurellement mauvais est tout aussi coupable que de commettre des actes individuels de désobéissance tels que le mensonge ou l'adultère.
2) L'une des doctrines-clefs de la Bible est que Dieu prend parti pour les pauvres et les opprimés.

Prenons d'abord la question de l'injustice liée aux structures ou du système structurellement mauvais, et permettez-moi d'illustrer mon propos par une histoire vraie qui est arrivée dans la ville où j'habite. Philadelphie était réputée pour les résultats scolaires brillants de ses élèves et leurs exploits sportifs répétés. Seconde école de la ville par ordre d'ancienneté, Northeast avait d'excellents professeurs et une grande tradition académique. Elle était presque totalement «blanche». Puis, vers le milieu des années 50, son environnement commença à changer. Des Noirs y arrivèrent. Les Blancs se mirent à émigrer massivement vers le «Greater Northeast», un quartier nouveau, entièrement blanc, de Philadelphie. Naturellement, il devint nécessaire d'ouvrir une nouvelle «high school» dans cette zone blanche en plein développement.

Quand cette superbe nouvelle école fut inaugurée en 1957, elle reprit le nom de «Northeast High School», avec tous les souvenirs et toutes les traditions sympathiques qui y étaient liées et toutes les connotations d'excellence scolaire et de triomphes sportifs, et par conséquent l'école du centre-ville fut rebaptisée «Edison High». La nouvelle école s'attribua toutes les récompenses académiques et les trophées sportifs accumulés au cours de l'existence de l'ancienne école, son drapeau et ses chants traditionnels, ses anciens élèves influents et tout l'argent épargné de la cagnotte scolaire. Le plus grave, c'est qu'on donna aux enseignants la possibilité d'être mutés dans la nouvelle «Northeast High», ce que firent les deux tiers d'entre eux.

Les élèves noirs qui, dès lors, fréquentaient «Edison High» héritèrent d'un vieux bâtiment qui se détériora rapidement. Leurs professeurs étaient souvent des remplaçants et ils n'eurent plus aucune tradition. Et les années suivantes ne leur apportèrent ni meilleurs enseignants, ni matériel pédagogique mieux adapté. Les résultats scolaires, depuis 1957, furent désastreux. En fait, Edison High ne peut se dire exceptionnelle que dans un seul domaine. Elle détient en effet un record national: il y a eu plus d'élèves d'Edison High tués au Vietnam que dans n'importe quelle autre

« High school » des États-Unis !

Qui était reponsable de cet abominable péché ? Étaient-ce les politiciens de la Ville, de l'État, ou la Maison Blanche, qui avaient encouragé depuis des dizaines d'années une ségrégation de facto dans le domaine de l'habitat ? Était-ce la direction de l'école, ou les parents qui avaient — c'est le moins qu'on puisse dire — une vision très orientée de ce qui se passait ? Étaient-ce les responsables de la communauté chrétienne ? Ou encore les élèves de la nouvelle école blanche de Northeast High, dont l'excellente formation et les perspectives de carrière avaient été en partie rendues possibles justement parce que les équipements réduits et les enseignants médiocres avaient été laissés à Edison pour les élèves noirs ? Qui était coupable ?

Bien des gens contesteraient qu'il y ait là une responsabilité personnelle. « C'est tout simplement comme ça que vont les choses ». Et ils auraient tout à fait raison ! Certains types d'activités professionnelles ou de logement avaient, de longue date, engendré un système qui a produit automatiquement Edison High. Mais cela n'est guère une réponse à la question de la responsabilité. Sommes-nous pécheurs quand nous participons à des systèmes socialement mauvais et à des structures sociales qui, d'une manière injuste, avantagent les uns et nuisent aux autres ?

La pratique de la justice : une question de vie ou de mort

L'abandon de l'enseignement biblique concernant l'injustice des structures ou le mal institutionnel représente aujoud'hui l'une des plus mortelles lacunes dans certains secteurs de l'Église.

Il y a une grande différence entre des actes individuels, consciemment voulus, comme par exemple mentir à un ami ou commettre un adultère, et la participation à des structures sociales mauvaises. L'esclavage est un exemple de mal institutionnel. De même le système industriel de l'époque victorienne, où des enfants de 10 ans travaillaient 12 à 16

heures par jour. Les deux choses étaient légales, mais elles ont détruit des millions de gens. C'étaient des formes du mal institutionnel et structurel.

La justice sociale dans l'Ancien Testament

Certains chrétiens, aujourd'hui, semblent avant tout préoccupés par les péchés de caractère personnel. D'autres, apparemment, ne le sont que par les structures mauvaises. Mais la Bible s'occupe des deux choses. Par la bouche de son prophète Amos, le Seigneur déclare:

> «À cause des trois et à cause des quatre rébellions d'Israël, je ne révoquerai pas mon arrêt...»
>
> Pourquoi?
>
> «Parce qu'ils ont vendu le juste pour de l'argent et le pauvre pour une paire de sandales, eux qui marchent sur la tête du pauvre et l'enfoncent dans la poussière de la terre et qui détournent les ressources des humbles»
>
> Jusqu'ici, le texte parle de l'oppression des pauvres, mais il continue ainsi:
>
> «et parce que le fils et le père vont vers la même fille, profanant ainsi mon Saint Nom»... (Amos 2:6-7)

Deux choses sont importantes ici. Les exégètes ont montré que, sous-jacente à la phrase «... ils ont vendu le pauvre pour une paire de sandales», il y avait une sorte de fiction juridique: cette façon de maltraiter un pauvre était légale. Remarquons aussi que Dieu condamne à la fois un dérèglement sexuel et l'oppression légale des pauvres. Les péchés d'ordre sexuel et l'injustice économique sont également déplaisants aux yeux du Dieu de la Bible.

Dieu révèle la même chose par le prophète Esaïe:

> Malheur à ceux qui joignent maison à maison, champ à champ, jusqu'à prendre toute la place et à demeurer seuls au milieu du pays. À mes oreilles a retenti le serment du Seigneur, le tout-puissant: De nombreuses maisons, grandes et belles, seront vouées

> à la désolation, faute d'habitants... Malheur à ceux qui se lèvent de bon matin pour courir après les boissons fortes et, jusque tard dans la soirée, s'échauffent avec le vin» (Esaïe 5:8-11).

Ici, Dieu condamne à la fois les riches qui cumulent de vastes propriétés aux dépens des pauvres et ceux qui ont sombré dans la boisson. Aux yeux du Dieu juste, une grave injustice économique est tout aussi répréhensible que l'ivrognerie.

Une des tragédies de notre temps, c'est que certains militants ont estimé que, tant qu'ils se battraient pour les droits des minorités et contre le militarisme, ils étaient moralement irréprochables, et que le nombre de fois qu'ils couchaient avec une fille ou un garçon de leur mouvement n'avait pas de rapport avec leur engagement. D'un autre côté, certains de leurs aînés avaient estimé que, du fait qu'ils ne fumaient pas, ne buvaient pas, ne mentaient pas, ils étaient moralement honnêtes, même s'ils vivaient dans des communautés pratiquant la ségrégation et s'ils avaient des intérêts dans des sociétés qui exploitent les pauvres de la terre. Dieu avait pourtant montré que priver des ouvriers de leur juste salaire était tout aussi répréhensible à ses yeux que piller une banque. Voter pour un raciste parce qu'il est raciste est un acte exactement aussi coupable que de coucher avec la femme de son voisin!

Dieu révéle aussi que les lois elles-mêmes sont parfois en abomination devant lui. Écoutons ce que dit le Psaume 94, versets 20 et suivants:

> As-tu quelque chose de commun avec ces juges criminels qui créent la misère au mépris des lois? Ils s'en prennent aux honnêtes gens, ils condamnent l'innocent. Mais le Seigneur a été ma forteresse, mon Dieu le rocher où j'ai trouvé refuge. Il a fait retomber sur eux leur crime, il s'est servi de leur propre méchanceté pour les réduire à rien, Lui, le Seigneur, notre Dieu*.

La *Bible de Jérusalem* a rendu le verset 20 d'une façon

(*) Traduction: Bible en français courant

excellente en disant: «Tu ne t'accordes pas (c'est-à-dire: tu ne dois jamais t'accorder) avec ce tribunal corrompu qui érige en loi le désordre.» Dieu veut que son peuple sache qu'il y a des gouvernements criminels qui créent parfois la misère au mépris des lois ou, comme le dit la *New English Bible*: «Ils combinent le mal sous le couvert de la loi.» Dieu fait le même genre de déclaration par le prophète Esaïe:

> «Malheur à ceux qui prescrivent des lois malfaisantes et qui, quand ils rédigent, mettent par écrit la misère.»
>
> Pourquoi?
>
> «Pour écarter du tribunal les petites gens et priver de leur droit les pauvres de mon peuple (Es. 10:1-2).»

L'injustice: une abomination aux yeux de Dieu

Il est parfaitement possible d'opprimer les gens légalement. Mais une telle oppression est une abomination devant Dieu et il ordonne à son peuple de la combattre.

Il est un autre aspect de ce mal social ou institutionnel qui le rend particulièrement pernicieux: il est tellement subtil qu'on peut y être impliqué sans s'en apercevoir. Dieu a inspiré à Amos, son prophète, quelques-unes des paroles les plus dures de toute l'Écriture à l'encontre des femmes cultivées et aimables de l'aristocratie de son temps:

> Écoutez cette parole, vaches de Basan...
> Vous qui opprimez les indigents, qui broyez les pauvres,
> qui dites à vos maris: Apportez à boire!
> Le Seigneur le jure par sa sainteté:
> Oui, voici venir sur vous des jours où l'on vous enlèvera avec des crocs
> et vos servantes avec des harpons» (Amos 4:1-2).

Eh bien, les femmes dont il est question ici n'avaient probablement aucun contact — ou très peu — avec les paysans

réduits à la pauvreté. Elles pouvaient n'avoir jamais réalisé clairement que leurs vêtements somptueux et leurs brillantes réceptions n'étaient rendues possibles que par la sueur et les larmes du labeur des paysans. Il se peut même qu'elles aient été très aimables avec tel ou tel paysan qu'elles rencontraient. Peut-être leur donnaient-elles, une fois par an, un «panier de Noël». Mais Dieu a traité ces dames distinguées de «vaches» parce qu'elles profitaient d'un mal social et, de ce fait, étaient personnellement et individuellement coupables aux yeux de Dieu.

Ce texte nous enseigne d'une façon très claire que, si l'on appartient à une classe privilégiée qui profite d'un système injuste, et si l'on ne fait rien pour tenter de le modifier, on est, devant Dieu, en situation de culpabilité. Le mal social ou l'injustice structurelle comme les fautes personnelles sont péché. En outre, ils font souffrir davantage de gens. Et ils sont bien plus sournois.

«Dieu est du côté des pauvres»

Le second enseignement biblique relatif à la justice, c'est l'intérêt particulier que Dieu porte aux pauvres et aux opprimés. Il y a des centaines de versets dans la Bible qui disent que Dieu s'intéresse spécialement à eux. Il me semble qu'on ne peut mieux les résumer qu'en disant: «Dieu est du côté des pauvres.»

Là-dessus, entendons-nous bien. Je ne veux pas dire que la pauvreté est l'idéal, ni que Dieu aime les pauvres plus que les riches, ni que les pauvres et les opprimés sont sauvés simplement parce qu'ils sont pauvres et opprimés. Pour être sauvés, les pauvres doivent se repentir de leurs péchés et entrer dans une relation personnelle d'amour avec le Seigneur Jésus ressuscité, exactement de la même manière que les pécheurs qui appartiennent à la classe moyenne blanche. Bref, *je ne veux pas dire* que Dieu est marxiste, ni que nous devons déchiffrer l'idéologie marxiste à travers les pages de la Bible.

Mais la Bible déclare trois choses bien précises qui, selon moi, se résument le mieux dans la proposition : « Dieu est du côté des pauvres et des opprimés » :

1) Aux moments décisifs de l'histoire de la Révélation, Dieu a agi non seulement pour faire connaître sa volonté et appeler à lui un peuple élu, mais aussi pour libérer des gens qui étaient pauvres et opprimés.

2) Dieu est à l'œuvre dans l'histoire pour renverser le riche injuste et relever le pauvre et l'opprimé.

3) Ceux qui appartiennent au peuple de Dieu, s'ils lui appartiennent vraiment, sont aussi du côté des pauvres.

Avant de développer ces trois points, je voudrais vous raconter une longue conversation que j'ai eue récemment avec le directeur d'une grande œuvre évangélique. Nous parlions de la pauvreté et de l'injustice, et de ce que la Bible a à dire sur l'intérêt particulier de Dieu pour les pauvres. Au bout d'un moment, cet homme de cinquante ans me regarda dans les yeux et, avec tristesse et étonnement, me demanda : « Comment ai-je pu grandir, en tant que croyant de tradition évangélique, faire mes études, puis à mon tour enseigner dans un collège et un séminaire tout ce qu'il y a de plus évangélique sans m'être jamais rendu compte, jusqu'à l'année dernière, que la Bible enseigne clairement que Dieu est du côté des pauvres ? »

L'histoire du peuple de Dieu : l'histoire d'une libération

Si vous êtes perplexes sur ce sujet, regardons ce qu'en dit la Bible. Réfléchissez un moment aux articulations essentielles de l'histoire de la Révélation : l'Exode, la destruction d'Israël, l'Incarnation. Aux moments décisifs, quand Dieu a accompli ses actes de puissance dans l'histoire pour révéler sa nature et sa volonté, il est aussi intervenu pour libérer les

pauvres et les opprimés. Prenez le cas de l'Exode. Dieu a déployé sa puissance, lors de l'Exode, pour accomplir la promesse qu'il avait faite à Abraham, mais aussi pour libérer des esclaves opprimés. Quand il a appelé Moïse, dans le buisson ardent, Dieu lui a dit que, ce qu'il voulait, c'était mettre fin à la souffrance et à l'injustice. Écoutez:

> J'ai vu la misère de mon peuple en Egypte et je l'ai entendu crier sous les coups de ses oppresseurs. Oui, je connais ses souffrances. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Egyptiens (Exode 3:7).

Le Dieu de la Bible se montre concerné quand des gens en réduisent d'autres en esclavage et les oppriment. Et, lors de l'Exode, il a agi pour mettre fin à une oppression économique et pour apporter la liberté.

Ou encore, prenez le cas de la destruction du royaume d'Israël et du royaume de Juda. Le message explosif des prophètes, c'est que Dieu a détruit Israël non seulement à cause de son idolâtrie (bien que ce soit sûrement aussi à cause d'elle), mais également à cause de l'exploitation qu'y subissaient les pauvres.

Ou bien encore: l'Incarnation. Nous avons vu comment Jésus a décrit sa mission dans la synagogue de Nazareth:

> L'esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a conféré l'onction pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en liberté, proclamer une année d'accueil par le Seigneur (Luc 4:18-19).

La mission du Dieu incarné était de libérer les opprimés et de guérir les aveugles. C'était aussi — souvenez-vous — de prêcher l'Évangile. Et, dans la réalité, le ministère de Jésus a correspondu à ses paroles. Il a guéri les malades et les aveugles, il a nourri les affamés et il a averti ses disciples, dans les termes les plus vigoureux, que ceux qui ne donneraient pas à manger à ceux qui ont faim, qui ne vêtiraient pas ceux qui

sont nus et qui ne visiteraient pas ceux qui sont en prison encourraient la damnation éternelle. Au moment suprême de l'histoire, quand Dieu lui-même se fait homme, nous voyons ce Dieu d'Israël œuvrant encore à la libération des pauvres et des opprimés et exigeant de son peuple qu'il agisse de même.

Grandeur et pauvreté des riches

Le second point de l'enseignement biblique selon lequel Dieu se tient aux côtés du pauvre et de l'opprimé, c'est que la Bible dit que Dieu agit dans l'histoire pour exalter les pauvres et abaisser les riches. Le Magnificat de Marie le dit explicitement :

> Mon âme magnifie le Seigneur... Il a précipité les puissants de leurs trônes et il a exalté les humbles. Il a comblé de bien les affamés et il a renvoyé les riches les mains vides (Luc 1:47ss).

Le texte de Jacques 5:1 : « Vous, les riches, pleurez à grand bruit sur les malheurs qui vous attendent » est un thème constant de la révélation biblique.

Maintenant, pourquoi l'Écriture déclare-t-elle que Dieu renverse régulièrement la bonne fortune des riches ? Précisément parce que, selon la Bible, les riches le sont souvent devenus en opprimant les pauvres ou en refusant d'aider ceux qui sont dans le besoin. Pourquoi Jacques dit-il aux riches qu'ils vont pleurer et gémir ? Parce qu'ils ont opprimé ceux qui travaillaient pour eux :

> Vous avez amassé des richesses dans ces jours qui sont les derniers. Vous n'avez pas payé le salaire des ouvriers qui travaillaient dans vos champs. Écoutez leurs plaintes ! Les cris de ceux qui rentrent vos récoltes sont parvenus jusqu'aux oreilles de Dieu, le Seigneur tout-puissant. Vous avez vécu sur la terre dans le luxe et les plaisirs. Vous vous êtes engraissés pour le jour de la boucherie (Jacques 5:3-5, trad. Bible en français courant).

Ainsi, dit Jacques, Dieu n'a pas «d'ennemis de classe». Mais il déteste et punit l'injustice et le mépris du pauvre et de l'opprimé. Et les riches, si l'on en croit l'Écriture, se rendent souvent coupables des deux choses.

Bien longtemps avant le temps de l'épître de Jacques, Jérémie avait compris que les riches devaient souvent leur richesse à l'oppression. Écoutons-le:

> Dans mon peuple se trouvent des coupables,
> aux aguets, comme l'oiseleur accroupi,
> ils dressent des pièges et ils attrapent... des hommes.
> Tel un panier plein d'oiseaux,
> leurs maisons sont pleines de rapines:
> C'est ainsi (notez bien cet *ainsi*) qu'ils deviennent grands et riches,
> gras et reluisants.
> Ils battent le record du mal,
> ils ne respectent plus le droit de l'orphelin,
> sinon il aurait gain de cause.
> Ils ne prennent pas en mains la cause des pauvres.
> Ne dois-je pas sévir contre eux?
> — Oracle du Seigneur (Jérémie 5:26-29, trad. TOB).

Par la bouche des prophètes, Dieu a annoncé la ruine complète pour les riches — individus ou nations — qui opprimeraient les pauvres. Encore un exemple dans Esaïe:

> Le Seigneur traduit en jugement
> les anciens de son peuple et ses chefs:
> C'est vous qui avez dévoré la vigne
> et la dépouille des pauvres est dans vos maisons.
> Qu'avez-vous à écraser mon peuple
> et à fouler aux pieds la dignité des pauvres?
> — Oracle du Seigneur Dieu, le tout-puissant (Esaïe 3:13-15, trad. TOB).

Parce que les riches oppriment les pauvres et les faibles, le Seigneur de l'histoire, dit l'Écriture, a entrepris de jeter bas leurs maisons et leurs sociétés.

L'omission est aussi péché

Cependant, il arrive que l'Écriture n'accuse pas les riches d'opprimer directement les pauvres. Elle les accuse seulement de ne pas leur venir en aide et de ne pas partager avec ceux qui sont dans le besoin. Mais le résultat est le même. La manière dont la Bible explique la destruction de Sodome en est une illustration. Par la bouche du prophète Ezéchiel, Dieu dit qu'une des raisons importantes qui l'a décidé à détruire Sodome fut qu'elle refusait obstinément de partager avec les pauvres:

> Voilà ce que fut la faute de ta sœur Sodome:
> orgueilleuse, repue, tranquillement insouciante, elle et ses filles;
> mais la main du malheureux et du pauvre,
> elle ne la raffermissait pas...
> Alors, je les ai rejetées, comme tu l'as vu (Ezéchiel 16:49-50, trad. TOB).

Le texte ne dit pas qu'ils ont opprimé les pauvres, bien qu'ils l'aient probablement fait. Il dit simplement qu'ils ne sont pas venus en aide aux malheureux. Selon la Bible, Dieu est à l'œuvre dans l'histoire pour abaisser ceux dont la richesse et la puissance sont injustes. Pourquoi? Parce que, souvent, leur richesse provient de l'oppression ou du refus d'aider les démunis.

Chrétiens pour se tenir du côté des pauvres

Le troisième point de l'enseignement biblique selon lequel Dieu se tient aux côtés des pauvres, c'est que ceux qui appartiennent à Dieu — s'ils lui appartiennent vraiment — sont aussi aux côtés des pauvres. Il me semble que la Parole de Dieu enseigne clairement que ceux qui se détournent du pauvre et de l'opprimé n'appartiennent absolument pas à son peuple, quels que soient le nombre de leurs rites religieux et l'orthodoxie de leurs «credos» et de leurs confessions de foi. Les prophètes ont souvent insisté là-dessus en souli-

gnant que la connaissance de Dieu et la lutte pour la justice en faveur des opprimés sont inséparables. À d'autres moments, ils condamnaient les pratiques religieuses des oppresseurs qui prétendaient adorer Dieu tout en continuant à opprimer les pauvres.

Jérémie fut le messager d'une sévère parole de Dieu adressée à Yoyaquîm, roi particulièrement oppresseur et injuste, pour lui dire qu'il ne connaissait pas YAHWEH et qu'il serait anéanti à cause de son injustice:

> Malheureux celui qui construit son palais au mépris de la justice
> et ses étages au mépris du droit,
> qui fait travailler les autres pour rien,
> sans leur donner leur salaire...
> Ton père n'a-t-il pas mangé et bu, défendu le droit et la justice,
> et il a connu le bonheur!
> Il a pris en main la cause de l'humilié et du pauvre,
> et c'était le bonheur!
> Me connaître, n'est-ce pas cela?
> — Oracle du Seigneur (Jérémie 22:13, 16).

Connaître Dieu implique nécessairement la recherche de la justice pour le pauvre et celui qui est dans le besoin (voir aussi Osée 2:19-20).

Certains théologiens de la libération dénaturent cette vérité biblique en disant que la connaissance de Dieu n'est rien d'autre que la recherche de la justice pour l'opprimé. Mais c'est là un humanisme étranger à la Bible. Pour des théologiens de la libération comme José Miranda, on doit affirmer que la connaissance de Dieu implique beaucoup plus que de rechercher la justice pour l'opprimé. Mais, à l'intention de certains chrétiens évangéliques qui préfèrent oublier l'appel à la justice, on doit affirmer tout aussi énergiquement que la connaissance de Dieu est inséparable d'un engagement coûteux dans la recherche de la justice sociale.

Les prophètes ont également proclamé que, pour Dieu, le culte célébré dans un contexte où les pauvres et les démunis sont maltraités est un scandale. Esaïe dénonçait Israël (qu'il appelait Sodome et Gomorrhe!) parce qu'il prétendait adorer YAHWEH et, en même temps, opprimait les pauvres:

Que nous sert de jeûner si tu ne le vois pas,
de nous humilier si tu ne le sais pas?
Or, le jour de votre jeûne,
vous savez tomber sur une bonne affaire,
et tous vos gens de peine, vous les brutalisez...
Le jeûne que je préfère, n'est-ce pas ceci:
Dénouer les liens de la méchanceté,
détacher les courroies du joug,
renvoyer libres les opprimés,
bref: que vous mettiez en pièces tous les jougs!
N'est-ce pas partager ton pain avec l'affamé
et accueillir le pauvre sans abri dans ta maison?
(Esaïe 58:3, 7. De même: Esaïe 1:10-17).

Tout aussi sévères sont les paroles que Dieu prononce par le prophète Amos:

Je déteste, je méprise vos pèlerinages,
je ne puis sentir vos rassemblements,
quand vous faites monter vers moi des holocaustes,
et, dans vos offrandes, rien qui me plaise...
Mais que le droit jaillisse comme les eaux
et la justice comme un torrent intarissable! (Amos 5:21-24).

Un peu auparavant, dans le même chapitre, Amos avait condamné les riches et les puissants qui oppriment les pauvres. Ils allaient jusqu'à soudoyer les juges pour ne pas être condamnés par les tribunaux à réparer les torts qu'ils avaient causés. Ce que Dieu réclame de ces gens, c'est la justice, et pas seulement des pratiques religieuses. Leur culte est une dérision et une abomination aux yeux du Dieu des pauvres.

Et Dieu n'a pas changé. Jésus a repris les mêmes thèmes. Il a mis les gens en garde contre les scribes qui, par derrière, oppriment les veuves, tout en faisant un étalage public de leur piété. Il disait que leur façon de s'habiller, qui manifeste la piété, et leurs fréquentes visites à la synagogue, c'était de la comédie. Mais alors, les avertissements de Jésus et des prophètes contre les pieux hypocrites nous posent une question extrêmement difficile: le peuple de Dieu mérite-t-il

vraiment ce nom s'il opprime les pauvres? L'Église est-elle vraiment l'Église si elle ne travaille pas à la libération des opprimés?

Par la bouche des prophètes, Dieu a déclaré que le peuple d'Israël était en réalité Sodome et Gomorrhe — et non pas son peuple — parce qu'il exploitait les pauvres et les faibles. Jésus a même été encore plus brutal et plus incisif. À ceux qui refusent de nourrir ceux qui ont faim et de vêtir ceux qui sont nus, il adressera, au jour du jugement dernier, cette terrible parole:

> Retirez-vous de moi, maudits! Allez dans le feu éternel préparé pour le diable et ses anges!

Le sens d'une telle parole est clair, dépourvu de toute ambiguïté: Jésus entend que ses disciples, comme lui-même, se soucient particulièrement des pauvres et des opprimés. Ceux qui désobéiront encourront une damnation éternelle.

Et de peur que nous négligions cet avertissement, Dieu le répète en I Jean 3:

> Mais si quelqu'un possède les biens de ce monde et voit son frère dans le besoin, et qu'il se ferme à toute compassion, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui?

Sans solidarité avec les démunis, pas de peuple de Dieu

Ce sont là, encore, des paroles très claires. Mais que signifient-elles pour des chrétiens qui vivent dans l'abondance et qui en réclament toujours plus chaque année, alors que d'autres sont en proie à la malnutrition et à l'oppression? Le texte dit nettement que, si nous ne venons pas en aide à ceux qui sont dans le besoin, nous n'avons pas l'amour de Dieu, quoi que nous puissions dire. Un tel texte exige des actes, non des phrases pieuses et des discours édifiants. Peu importe nos confessions de foi ou nos expériences religieuses: des nantis qui ne se préoccupent pas des pau-

vres et des opprimés ne sont aucunement le peuple de Dieu. Voilà ce que semble dire l'Écriture.

Mais il est encore une question qui me hante: est-ce que des croyants qui confessent personnellement leur foi cessent d'être chrétiens parce que le péché persiste? Évidemment non. Le chrétien sait bien que même le croyant le plus sanctifié ne cesse d'être harcelé par le péché d'égoïsme. Nous sommes membres du peuple de Dieu non pas en raison de notre propre justice, mais uniquement parce que Christ est mort pour nous.

Cette réponse est d'une extrême importance et d'une grande vérité. Mais elle est aussi insuffisante. Tous les textes, de l'Ancien comme du Nouveau Testament, que nous venons de passer en revue entendent certainement aller au-delà de la simple affirmation que ceux qui appartiennent à Dieu lui désobéissent (tout en demeurant justifiés de la même manière) s'ils négligent les pauvres. Ces versets veulent manifestement affirmer que des gens qui désobéissent ainsi à Dieu n'appartiennent plus du tout à son peuple, en dépit de leurs pieuses déclarations. Un des signes d'une telle désobéissance qui apparaît le plus souvent dans la Bible, c'est le mépris du pauvre. Personne de nous ne prétendrait, j'en suis sûr, qu'il a parfaitement satisfait aux exigences de Matthieu 25, et nous nous raccrochons à l'espérance du pardon. Mais il arrive un moment — et, Dieu soit loué, Lui seul sait lequel! — où le mépris du pauvre n'est plus pardonné. Il est puni. Éternellement.

Une éthique et une théologie qui ont dérapé

Face à ces deux vérités bibliques parfaitement claires concernant l'injustice structurelle et le fait que Dieu est du côté des pauvres et des opprimés, en quoi notre théologie, aujourd'hui, est-elle fidèle à la Bible? J'ai bien peur que ceux qui, comme moi, se donnent le nom de «chrétiens évangéliques» ne doivent confesser que la communauté évangélique se situe infiniment plus du côté des riches qui

oppriment que du côté des pauvres qui sont opprimés. Imaginez ce qui arriverait si toutes les institutions évangéliques — nos mouvements de jeunesse, nos publications, nos séminaires, nos assemblées et nos directions d'Églises — avaient l'audace d'entreprendre en commun, pendant 2 ans, un examen d'ensemble de tous leurs programmes et de toutes leurs activités dans le but de répondre à la question que voici : y a-t-il dans nos programmes le même équilibre, la même insistance que dans l'Écriture à propos des structures mauvaises et de la justice en faveur des pauvres et des opprimés? Je n'hésite pas à prédire que, si un quart seulement de ceux qui se disent «évangéliques» faisaient cette démarche, et s'ils étaient prêts, inconditionnellement, à changer tout ce qui s'avérerait en désaccord avec ce que l'Écriture nous apprend sur la façon dont Dieu se préoccupe spécialement des pauvres et des opprimés, nous déclencherions un mouvement biblique en faveur de la justice sociale qui pourrait changer le cours de l'histoire contemporaine.

Mais notre problème n'est pas avant tout un problème d'éthique. Ce n'est pas d'avoir mal vécu ce que nos maîtres nout ont enseigné. C'est notre théologie elle-même qui a été infidèle à la Bible et, de ce fait, hérétique. En ignorant, dans une large mesure, cet enseignement central de la Bible — Dieu est du côté des pauvres — la théologie évangélique s'est montrée profondément non-orthodoxe. Ce que la Bible dit là-dessus est tout aussi important que ce qu'elle dit à propos de la résurrection de Jésus. Et pourtant, nous autres, évangéliques, nous insistons sur la Résurrection comme critère d'une foi orthodoxe et nous laissons largement de côté cet enseignement biblique tout aussi capital : Dieu est du côté des pauvres et des opprimés.

Ceci dit, qu'on me comprenne bien sur ce point. Je ne dis pas que la Résurrection n'est pas importante. La résurrection corporelle de Jésus de Nazareth est quelque chose d'absolument central pour la foi chrétienne, et quiconque la nie ou la déclare sans importance est hérétique. Mais si le fait que quelque chose est central dans l'Écriture représente un critère important du point de vue doctrinal, l'enseigne-

ment biblique selon lequel Dieu est du côté des pauvres doit être nécessairement, pour les évangéliques, une doctrine d'une extrême importance.

N'est pas orthodoxe qui le pense

J'ai peur que, nous autres évangéliques, nous soyons tombés dans le libéralisme théologique. Bien sûr, nous voyons habituellement la théologie libérale dans les formulations classiques du libéralisme du XIX^e siècle, qui niait la divinité, la mort expiatoire et la résurrection corporelle de Jésus, notre Seigneur. Et ce n'est pas faux. Des gens qui ont abandonné ces doctrines bibliques essentielles ont sombré dans une abominable hérésie. Mais prenons garde à ce qui est l'essence du libéralisme théologique: il consiste à laisser les conceptions et les valeurs de la société ambiante, plutôt que la révélation biblique, déterminer nos manières de penser et de vivre. Les théologiens libéraux ont pensé que la foi en la divinité de Jésus-Christ et en sa résurrection corporelle était incompatible avec la conception scientifique qui est celle du monde moderne. De sorte qu'ils ont obéi à la société scientifique qui nous entoure plutôt qu'à l'Écriture.

Les évangéliques ont eu raison d'attirer l'attention sur cette hérésie. Mais voilà: ils ont fait exactement la même chose dans un autre domaine. Nous avons laissé les valeurs de notre société d'abondance, de notre société injuste, déterminer nos manières de penser et d'agir à l'égard des pauvres et des opprimés. Il est beaucoup plus facile aujourd'hui, dans les milieux évangéliques, de plaider pour une christologie orthodoxe que de défendre l'enseignement biblique selon lequel Dieu déteste les systèmes sociaux injustes et prend parti pour les pauvres et les opprimés. Nous avons permis que ce soit notre société pécheresse et injuste, plutôt que l'Écriture, qui détermine notre théologie. Et cela, ce n'est rien d'autre que du libéralisme théologique. Nous sommes loin d'être aussi orthodoxes que nous le prétendons.

Néanmoins, les erreurs du passé ne sont pas une raison de

désespérer. Je pense que c'est ce que nous voulons dire quand nous chantons le cantique: « À des maisons et à des terres, je préfère Jésus », ou quand nous publions ou proclamons des déclarations doctrinales qui affirment avec audace que nous voulons non seulement croire mais aussi vivre selon tout ce qu'enseigne l'Écriture. Mais si c'est bien cela que nous voulons dire, alors nous devons, dans un monde plein d'injustice, d'oppression et de famine, proclamer et vivre ces doctrines bibliques essentielles: Dieu veut la justice dans la société et il est, avec le peuple de ses fidèles, du côté des pauvres et des opprimés.

Il nous faut accepter de réformer radicalement notre théologie aussi bien que l'ensemble de la vie institutionnelle de nos Églises de telle sorte que le parti de Dieu en faveur des pauvres et des opprimés devienne aussi central, dans la théologie et les programmes institutionnels des évangéliques, qu'il l'est dans l'Écriture. Sinon, nous prouverons au monde que notre engagement verbal, sous le signe du *Sola Scriptura,* est un appui idéologique malhonnête donné à un statu quo injuste et oppressif. Mais j'espère et je crois que, dans les quelques années à venir, des millions de chrétiens attachés à la Bible, dans tous les pays du monde, feront le nécessaire pour que l'image que la Bible donne d'un Dieu qui prend le parti des pauvres et des opprimés, réforme fondamentalement notre théologie et notre pratique conditionnées par la culture, mais infidèles à la Bible parce qu'elles ne tiennent compte que d'un aspect de la réalité. Si cela se produit, Dieu se servira de l'Église d'aujourd'hui comme il s'est jadis servi de l'Église primitive pour changer le cours de l'histoire mondiale.

Interrelation de l'évangélisation et de la lutte pour la justice

Nous avons essayé de dégager une perspective biblique commune à l'évangélisation et à la recherche de la justice.

Bien des questions restent posées. Je voudrais tenter de répondre seulement à l'une d'entre elles: l'évangélisation est-elle plus importante que la recherche de la justice? Quelle est la relation entre l'évangélisation et la lutte pour la justice? Je voudrais démontrer que les deux choses sont aussi importantes l'une que l'autre, mais qu'elles représentent deux aspects réellement distincts de la mission globale de l'Église.

L'évangélisation consiste dans l'annonce, en paroles et en actes, de la Bonne Nouvelle du Royaume, de la justification et de la régénération opérées par le Sauveur, qui est en même temps le Seigneur de toutes choses. On ne peut donner qu'une réponse personnelle à cette Bonne Nouvelle, et c'est une aberration absurde de parler d'évangélisation des structures politiques ou économiques. Les sociétés multinationales ou les entités politiques sont incapables de se repentir, d'entrer dans une relation personnelle et vivante avec Jésus ressuscité et de devenir ses disciples. Seuls les individus le peuvent. Nous pouvons certainement modifier les systèmes sociaux de façon à ce qu'ils soient meilleurs pour tout le monde. Selon les prophètes de la Bible, c'est là une tâche d'une grande importance. Mais faire voter une meilleure loi ou transformer une société injuste est autre chose que d'amener quelqu'un à une relation vivante et personnelle avec Dieu. En outre, jusqu'au retour du Seigneur, toutes les tentatives de restructuration de la société ne peuvent, dans le meilleur des cas, produire que quelques améliorations significatives dans des sociétés tragiquement marquées par les conséquences de la chute.

Mais cela ne veut pas dire que l'évangélisation soit plus importante que l'action sociale. Je sais bien ce qu'on va dire: «Si les âmes non-évangélisées doivent connaître la damnation éternelle, alors sans aucun doute l'évangélisation doit être notre premier souci.» À mon avis, c'est en effet quelque chose qui peut nous inquiéter beaucoup parce que je crois que, selon l'enseignement du Seigneur, on peut rejeter l'offre pleine d'amour de sa grâce et, par conséquent, souffrir d'une séparation éternelle d'avec le Dieu vivant.

Mais le Seigneur n'ignorait rien de tout cela quand il choisissait de consacrer une grande part de son temps à guérir des corps malades, sachant très bien que ces corps seraient voués à la pourriture dans un an, dans deux ans, dans trente ans. L'Évangile ne nous indique aucunement, ni en théorie, ni par les développements qu'il consacre à chacun de ces cas, que Jésus ait considéré qu'il était plus important de prêcher la Bonne Nouvelle que de s'inquiéter des besoins du corps. Jésus avait le souci de la personne dans sa totalité. Il nous a commandé à la fois de nourrir l'affamé et de prêcher l'Évangile et il n'a pas ajouté que cette dernière tâche était prioritaire par rapport à l'autre, qu'on pourrait faire seulement s'il restait du temps et de l'argent. Jésus est notre seul modèle, et c'est un modèle parfait. Si le Dieu incarné a pensé qu'il pouvait — ou plutôt qu'il devait — consacrer une grande partie du temps pendant lequel il aurait pu prêcher à guérir des corps malades, alors nous sommes sûrement des disciples infidèles si nous ne marchons pas sur ses traces.

Bien sûr, la réciproque est aussi vraie. L'Église ne peut pas se permettre, ni dans son enseignement théorique, ni dans la façon dont elle affecte le personnel et les fonds, de faire passer la recherche de la justice avant l'évangélisation. Le moment est venu pour tous les chrétiens de renoncer à dire: «La première tâche de l'Église, c'est...», peu importe que vous complétiez la phrase par «l'évangélisation» ou par «l'action sociale»: les deux positions sont non-bibliques et fausses. L'évangélisation, la recherche de la justice sociale, l'amour fraternel, l'enseignement, le culte: toutes ces choses constituent des aspects fondamentaux de la tâche globale de l'Église. Bien qu'elles soient inextricablement mêlées, il ne faut pas les confondre.

J'ai affirmé à la fois que l'évangélisation et la lutte pour la justice sont deux choses distinctes et qu'elles sont inséparables et liées l'une à l'autre dans la vie. Permettez-moi de relever maintenant quelques aspects de cette inter-relation.

Une repentance de toutes les formes de péché

En premier lieu, la proclamation de l'Évangile biblique inclut obligatoirement un appel à se repentir et à se détourner de toutes les formes du péché. Or le péché affecte à la fois la personne et la société. Les chrétiens évangéliques ne manquent jamais de prêcher que venir à Jésus veut dire qu'on renonce à l'adultère, au mensonge et au vol. Mais trop souvent, ils oublient d'ajouter que venir à Jésus, c'est aussi, obligatoirement, se repentir et se détourner du péché de participation aux structures mauvaises que sont par exemple l'injustice économique et le racisme insitutionnel. Une évangélisation authentiquement biblique appellera les hommes à se repentir de leur compromission avec les péchés structurels tout autant qu'individuels. Et puisque l'Évangile inclut aussi l'annonce de la Seigneurie de Jésus sur toutes choses, une évangélisation authentiquement biblique annoncera clairement qu'il y a un prix à payer pour devenir son disciple: l'accepter comme Sauveur, c'est l'accepter aussi comme Seigneur sur tous les domaines de sa vie.

Un défi au statu quo

En second lieu, le simple fait de vivre pleinement la réalité de l'Église telle qu'elle apparaît dans le Nouveau Testament représente un défi au statu quo. Pensez seulement à ce qui arriverait si tous les chrétiens d'Afrique du Sud se mettaient vraiment à se soucier les uns des autres et à partager leur temps, leur argent et leurs existences sans se soucier des barrières économiques et raciales, ainsi que le faisait l'Église primitive. Rien ne pourrait être plus révolutionnaire que de vivre simplement, jour après jour, la pleine réalité de l'enseignement biblique selon lequel, en Christ, il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni Noir ni Blanc, parce que nous sommes tous un en Lui. L'Église d'Afrique du Sud a là une formidable occasion de donner à la société un modèle de la manière dont on peut vivre ensemble avec plus d'amour et de justice. Le sim-

ple fait de vivre ainsi, selon un modèle nouveau, au mépris des normes et des valeurs reconnues par la société ambiante aurait une puissante influence sur l'ensemble de l'ordre social.

Un chemin pour la Parole

Troisièmement, la recherche de la justice facilite parfois la tâche de l'évangélisation. Exactement comme il peut arriver qu'une situation de grave oppression subie par des gens pris dans des structures sociales injustes les empêche de répondre positivement à l'Évangile, il peut se faire aussi qu'une plus grande justice sociale en rende certains plus ouverts à la Bonne Nouvelle. C'est justement, quelquefois, le fait de travailler, au nom de Jésus, à améliorer la condition socio-économique des opprimés qui permet à certains de comprendre la parole de l'amour de Dieu en Christ qui leur est annoncée. Dans une telle situation, l'action sociale elle-même est réellement une action d'évangélisation. De plus, une action sociale inspirée par la Bible ne manquera pas de faire ressortir que participer à une injustice sociale, ce n'est pas seulement se comporter de manière inhumaine envers son prochain, mais c'est aussi commettre un péché odieux envers le Tout-Puissant. De sorte qu'une action sociale inspirée par la Bible aura toujours, implicitement et parfois explicitement, un contenu d'appel à la repentance.

Des disciples prophètes

Quatrièmement: il n'est d'aucune utilité d'employer des termes tels que « Le Grand Mandat » (« Great Commission » en anglais) à propos de l'évangélisation et de « Grand Commandement » à propos de la recherche de justice sociale. Lorsque, dans le Grand Mandat, Jésus a donné pour instruction à ses compagnons de faire de toutes les nations des disciples, il a bien spécifié que cela voulait dire: baptiser les

nouveaux convertis et leur enseigner à observer tout ce qu'il leur avait commandé (Matthieu 28:19-20). Par ses paroles comme par son exemple, Jésus a chargé ses disciples d'apprendre aux futurs croyants et aux nouveaux convertis que venir à lui supposait forcément qu'on entre dans l'exigeante condition du disciple, qui devra obéir à tous les enseignements de la Bible, y compris la mise en demeure prophétique d'avoir à lutter contre l'injustice sociale, économique et politique. Ne pas faire cela, ce serait dénaturer le «Grand Mandat».

De même, le «Grand Commandement» fait obligation aux chrétiens d'annoncer l'Évangile à leur prochain, tout aussi certainement qu'il les oblige à améliorer la société dans laquelle il vit. Si on aime son prochain comme soi-même, on cherchera passionnément les moyens de lui parler de cet autre Prochain qui est, pour lui, le Chemin, la Vérité et la Vie.

En pratique, donc, l'évangélisation et la recherche de la justice sont inextricablement mêlées. Il est impossible de les séparer, aussi bien dans le sens que l'évangélisation mène souvent à plus de justice sociale (et réciproquement) que dans le sens que les chrétiens qui se fondent sur la Bible, dans l'exacte mesure où ils sont des fidèles disciples de Jésus, rechercheront toujours la liberté pour les opprimés (Luc 4:18). Mais cela ne signifie sûrement pas que les deux choses soient identiques. Ce sont deux aspects distincts, également importants, de la tâche globale de l'Église.

Courage et compromis dans l'Église aujourd'hui

L'Église d'aujourd'hui a-t-elle le courage de rendre témoignage, par ses paroles et par ses actes, au Dieu de la Bible qui appelle les siens à la fois à évangéliser et à rechercher la justice? Dans tous les continents et dans tous les pays, cela exigera qu'on ait du courage et qu'on se compromette. Nulle part ailleurs qu'ici il ne faudra plus de foi et de courage. Mais des chrétiens, appuyés sur la Bible, l'ont fait

dans le passé et ils peuvent le faire encore.

William Wilberforce et sa petite équipe de chrétiens évangéliques ont travaillé pendant trente ans pour abolir la traite des esclaves, puis l'esclavage lui-même. Ils ont changé le cours de l'histoire anglaise.

Charles Finney et son équipe d'abolitionnistes américains étaient aussi des «évangéliques». Finney était le Billy Graham du XIX^e siècle. Il a mené des campagnes d'évangélisation à travers tout le pays. La plénitude du Saint-Esprit était quelque chose de central dans sa vie et sa prédication. Il fut aussi un de ceux qui menèrent la campagne d'abolition pour mettre fin au système injuste de l'esclavage. Dans l'église de l'«Oberlin College», qu'il avait fondé, la discipline ecclésiastique était exercée contre tout propriétaire d'esclaves. Finney et ses étudiants usèrent de la désobéissance civile pour protester contre des lois injustes. Pendant les vacances de Noël, ses étudiants allaient en groupe tenir des réunions d'évangélisation en plein air. Et ils s'en prenaient, dans leur prédication, au péché qui consiste à participer au système esclavagiste tout autant qu'au péché personnel. Une étude récente a montré que le mouvement abolitionniste, dans beaucoup d'États du Middle-West américain, est né directement de ces campagnes d'évangélisation menées par Finney et ses étudiants.

Une Église en mouvement

Je rêve d'un mouvement de ce genre dans l'Église aujourd'hui... un mouvement conduit par l'Esprit Saint, qui plonge toute son action dans la prière; un mouvement qui parle de l'Évangile à tous ceux qui n'ont pas encore accepté Jésus-Christ comme leur Sauveur et leur Seigneur personnel, et qui lance un défi, au nom du Dieu révélé dans l'Écriture, à toutes les injustices de la société.

Je rêve d'une Église bien fondée sur la Bible, allant au-devant de tout homme, aussi pauvre et opprimé, aussi maltraité et diminué qu'il puisse être dans sa propre estime et sa

capacité d'initiative, pour lui dire qu'il est aimé du Seigneur de tout l'univers; une Église qui sache lui dire que Dieu attend qu'il se repente de son désespoir et de son péché pour entrer dans une relation vivante et personnelle avec le Ressuscité, Seigneur de l'Histoire. Je rêve d'une Église vraiment biblique faisant la démonstration visible, dans sa vie de communauté, de relations tellement différentes, si pleines d'amour parce que transformées, que les pauvres et les opprimés se précipiteront pour se joindre à elle. Une telle Église s'empressera de partager avec tous cette vérité de la Bible: le Dieu qui vit maintenant dans leur cœur est un Dieu de justice qui a en horreur l'injustice des systèmes sociaux actuels de discrimination et d'oppression. Rien ne pourrait avoir une plus grande force d'explosion qu'un partage fidèle, avec les pauvres et les opprimés, de cette vérité biblique dans sa totalité.

Je rêve d'une Église qui ait l'audace d'aller dire aux riches et aux puissants que Dieu les aime aussi et veut qu'ils se repentent et qu'ils suivent le Christ. Une telle Église n'oublierait sûrement pas de dire qu'il faut accepter Jésus comme Seigneur autant que comme Sauveur et que venir à Lui ne signifie pas seulement le pardon des péchés, mais une transformation radicale qui fait de Christ le Seigneur de tout ce qu'on traite dans les affaires et de toutes les décisions qu'on prend en politique, quel que soit le prix à payer.

Je rêve d'une Église qui enracinerait toute son action dans une profonde prière d'intercession, qui serait totalement sous la dépendance du souffle transformateur de l'Esprit Saint que nous bénissons. Je rêve d'une Église où des dizaines de milliers de gens intercéderaient toute la nuit tandis que d'autres s'adresseraient aux responsables du gouvernement et des affaires pour les appeler à entreprendre de vastes modifications du système dans l'intérêt de la justice; une Église qui se souvienne que les premiers héros de la foi ont, en dernier ressort, lancé aux représentants du pouvoir ce défi: il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Une telle Église serait persécutée, comme l'ont été les premiers chrétiens. Une telle Église aurait de nombreux

martyrs. Mais une telle Église pourrait bien aussi changer le cours de l'Histoire. Y a-t-il un autre choix? Serons-nous fidèles à moins que cela, dans ces temps derniers où nous sommes? Ceux qui confessent Jésus comme Sauveur et Seigneur de leur vie et savent qu'il est le Ressuscité, souverain de l'Histoire, oseront-ils faire moins?

Ronald J. SIDER

ICHTHUS[1], revue chrétienne de réflexion, a fait peau neuve. Dès le début 1985 elle paraît six fois par année, dans une présentation renouvelée, claire, facilitant son utilisation comme revue de référence, de formation et d'information. Mais je vois déjà poindre dans votre esprit des résistances à cette évocation. Par exemple:

— *Les revues? Plus on en a, moins on les lit (déjà un miracle que vous ayez ouvert PERSPECTIVES MISSIONNAIRES!)... Quel intérêt à s'abonner ou se réabonner à une revue ne quittant pas la pile des «À lire»?*

— *ICHTHUS? Je ne suis pas d'accord avec leurs prises de position. Alors...*

Je me risque à vous renvoyer quelques questions: Faut-il vraiment lire tous les articles d'une revue pour justifier un abonnement? Et si un seul article répondait à mes préoccupations du moment et éclairait mes réflexions? Ou encore faut-il être d'accord sur tous les points soulevés par ICHTHUS pour lire cette revue? Un seul conseil: si vous êtes parfaitement d'accord, cessez votre abonnement, vous n'y apprendrez de toute façon jamais rien...

ICHTHUS poursuit son souci d'œcuménisme évangélique, impliquant la fermeté mais pas la fermeture, accueillant la pluralité tout en s'opposant au pluralisme. Recherchant une réflexion spécifiquement chrétienne sur les problèmes actuels, proposant des interpellations sans souci de plaire, ses études bibliques comme ses rubriques diverses ont proposé entre autres pour thèmes en 1985: «L'étranger selon la Thora» (Georges Chawkat Moucarry); «Religion et politique» (Alain Probst); «L'évolution et la Bible» (William Edgar) ou encore «Jésus éducateur» (Henri Blocher).

Pour s'abonner (ou offrir un abonnement): Librairie Robert Estienne, 5, Rue des Acacias, 1227 Genève (Suisse).

[1] ICHTHUS en grec signifie poisson; ce mot est aussi formé des premières lettres de «Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur».

Au-delà du développement*

John Alexander

Comment répondre aux besoins profonds des pauvres? L'auteur de l'article ci-dessous démontre que ni les secours d'urgence, ni le développement communautaire, ni la recherche de la justice — toutes démarches pourtant indispensables — ne représentent une réponse adéquate à la question. Il nous emmène d'une perspective à une autre, faisant chaque fois rebondir le problème, car, dit-il il faut aller plus loin... D'une manière parfois provoquante, il nous pousse à une réflexion salutaire sur ces questions inconfortables...

La réponse que nous donnons au problème de la faim dépend de la manière dont nous en expliquons les causes. Si nous pensons que la faim est causée par des catastrophes — ouragans, sécheresses, tremblements de terre, guerre - nous interviendrons en envoyant de la nourriture et des médicaments, en construisant des habitations et en cherchant des familles d'adoptions pour les orphelins. Cette façon de procéder est bonne... jusqu'à un certain point.

Les secours sont essentiels. L'Angola, le Cambodge, l'Ethiopie en ont besoin à cause de la guerre, la Colombie à la suite de l'éruption d'un volcan. Cependant, envoyer des

* Traduction, légèrement adaptée, d'un article intitulé Beyond Development, paru dans le périodique Other Side, février-mars 1980, Box 12236, Philadelphia, Pa. 19144, USA.

secours est insuffisant pour faire face à une situation de famine chronique. Cette méthode devient alors inadéquate car elle ne tient pas compte des causes réelles du drame. Elle est dangereuse même car elle n'aide pas les populations à atteindre l'auto-suffisance alimentaire. De plus, elle risque de faire chuter les prix des produits locaux et de réduire les revenus des producteurs.

Ainsi, il faut chercher une autre solution. La faim, disent certains, est causée par la méconnaissance des techniques agricoles et l'absence d'une technologie appropriée. La bonne réponse serait celle d'un transfert de technologie par l'envoi d'experts qui partageront leurs connaissances. Appelons cette démarche le développement technologique qui s'efforcera d'attaquer les racines du problème. On connaît l'adage: «Donne aux gens un poisson et tu les nourris un jour, apprends-leur à pêcher...»

Un coup d'œil sur ce type de développement n'inspire guère confiance si l'on songe aux atteintes à l'environnement provoquées par la technologie occidentale. (Les engrais chimiques, par exemple, sont-ils vraiment supérieurs au fumier?)

Même en ignorant cet aspect du problème, reconnaissons que le transfert de techniques d'une culture à une autre est toujours délicat. Les experts occidentaux exportant les éléments d'une culture «avancée» dans une culture «traditionnelle» pensent qu'ils savent tout. Ils risquent fort d'être arrogants et paternalistes. S'imaginant détenir les réponses en face de cultivateurs ignorants, ils ne feront guère plus qu'un voyage aller - retour.

Et même s'ils vont au-delà de cet impérialisme culturel qui se gausse de ces «indigènes incultes», un tel développement peut être remis en question. En effet, nos projets ont tendance à être trop vastes pour aider des personnes modestes. Nous construisons une ferme modèle de 50 hectares pour présenter aux paysans des méthodes améliorées, mais leur propre ferme ne compte qu'un hectare, de sorte que notre beau et grand modèle ne correspond absolument pas à leurs besoins.

Ou bien nous préconisons des tracteurs, oubliant que seuls les plus aisés les acquerront et... congédieront ensuite de la main d'œuvre. Les pauvres se trouvent alors moins bien lotis qu'auparavant. Ou bien nous conseillons des semences exigeant une irrigation, oubliant à nouveau que seuls les riches pourront irriguer. Ces derniers verront leurs récoltes croître considérablement, les prix baisseront à cause de l'abondance et le petit fermier sera tellement «fauché» qu'il ne pourra pas acheter sa nourriture.

D'autre part, même si le transfert de la technologie occidentale pouvait aller au-delà du paternalisme, il coûte tout simplement trop cher pour aider les plus pauvres. Prenez l'exemple des hôpitaux, domaine dans lequel les chrétiens ont fait du bon travail; mais ces hôpitaux sont tellement coûteux qu'ils ne peuvent traiter qu'une minorité de pauvres car leurs recettes proviennent des patients aisés. Évidemment, si l'hôpital est largement subventionné, il peut traiter les plus pauvres. Mais subventionner des hôpitaux pour un million de pauvres coûterait des millions, voire des milliards à long terme. De telles sommes ne sont pas disponibles.

Alors, même si nous pouvions dépasser le paternalisme et payer les transferts de technologie, nous devrions reconnaître que ce type de développement, souvent, ne répond pas réellement aux besoins vitaux des pauvres. Dans le domaine de la santé, par exemple, les plus grands besoins ne se nomment pas hôpitaux, ou même médecins et infirmières, mais nourriture équilibrée, eau potable et hygiène élémentaire.

Que peut entreprendre un hôpital en faveur d'enfants affamés? En admettre quelques-uns, les nourrir, tout en sachant que, dès leur retour chez eux, ils souffriront à nouveau de la faim. Les hôpitaux peuvent traiter les patients pour les diverses maladies engendrées par le manque d'hygiène et l'eau polluée, mais il serait bien préférable de prévenir ces maladies.

Enfin, même lorsqu'une certaine technologie occidentale répond réellement aux besoins d'habitants du Tiers monde, ces derniers semblent éprouver des difficultés à l'utiliser et à l'entretenir. Cela exaspère beaucoup les expatriés, qui pen-

sent que les bénéficiaires seraient incompétents... Mais que se passerait-il si un étranger venait chez nous pour nous expliquer quels sont nos problèmes et nous offrir des solutions complexes et étranges? Il y a fort à parier que nous ne serions pas preneurs!

Reconnaître un problème et découvrir sa solution est, dans une large mesure, l'affaire des personnes concernées, sinon cette solution ne sera pas adéquate. Voilà pourquoi nous devons trouver un autre chemin.

Nous avons besoin d'une explication des causes de la faim qui mette l'accent sur les compétences des pauvres tout en reconnaissant leurs lacunes. Dans cette perspective, il ne s'agit plus de s'attaquer à la faim par la technologie et une aide financière. Cette optique encourage plutôt la prise de conscience. Dans ce sens, notre rôle sera, tout au plus, de donner aux pauvres la capacité de formuler eux-mêmes leurs problèmes et d'élaborer des solutions. C'est ce qu'on peut appeler le développement humain ou l'organisation communautaire.

Au lieu de fournir des services sociaux, de la nourriture et des solutions techniques, les agents du développement humain ou communautaire rassemblent les pauvres pour les encourager à analyser leurs problèmes et à rechercher leurs propres solutions. Dans la mesure où il n'y a aucune promesse d'aide financière ou technique, le groupe en question imaginera librement des solutions peu onéreuses. Il pensera à des fonds de crédits, à des coopératives de producteurs et à des démarches communes auprès du gouvernement pour bénéficier de services publics.

Un groupe possède une capacité d'action inaccessible à l'individu. Il peut réclamer une application juste et équitable des lois. Il peut acheter en gros. Il peut résister efficacement aux propriétaires qui escroquent leurs fermiers. Et ainsi de suite.

Tout cela encourage la confiance en soi, l'indépendance et le respect de soi, qui sont à l'opposé d'un esprit de dépendance, d'assisté et de mépris de soi. Des programmes entrepris dans cette perspective sont bon marché et peuvent être repris aisément partout dans le monde. Ainsi l'organisation

communautaire ou le développement humain ont leur rôle à jouer pour répondre aux besoins des plus pauvres.

Mais ces programmes ne vont pas assez loin. Nous devons faire un pas de plus, car la faim est aussi, en partie du moins, la conséquence des oppressions de type politique et économique. La réaction adéquate à cette réalité consiste à changer les structures politiques et économiques. Comme les précédentes, cette démarche n'est qu'une étape parmi d'autres.

Une des causes de la faim réside dans le fait que, dans maints pays du Tiers monde, quelques personnes possèdent la moitié des terres. La plupart des habitants disposent de trop peu de terres pour gagner leur vie, ou alors ce sont des fermiers tenus de remettre la moitié des récoltes aux propriétaires. Ce dont ces gens ont besoin, c'est d'une redistribution des terres; sinon le développement leur apportera très peu. Or la redistribution des terres est un problème politique et économique.

De plus, les propriétaires aisés découvrent bien vite que les cultures pour l'exportation rapportent davantage que la nourriture produite pour la consommation locale. Ils se mettent alors à produire des denrées de luxe pour l'Occident: orchidées, café, thé, sucre et bananes. Le résultat est clair: la production de denrées alimentaires baisse, spécialement dans le Tiers monde; et la famine progresse. En fait, notre système économique est plus soucieux d'augmenter ses profits que de combattre la faim. Ceux qui s'enrichissent utilisent leurs gains pour d'autres objets de luxe: voitures, téléviseurs, habitations cossues, armes... Tout cela laisse les pauvres à leur merci.

Il est évident que le nombre des pauvres est infiniment supérieur à celui des riches, mais peu à peu les pauvres s'organisent. (L'organisation communautaire peut être d'une importance politique et économique considérable). Pourtant, au moment où ces groupes s'apprêtent à apporter des changements fondamentaux, les soldats arrivent et les riches restent au pouvoir. Du moins, c'est ce qui s'est généralement produit.

Actuellement, l'Occident et ses alliés locaux sont plus raffinés. Il est rare qu'ils laissent les pauvres s'organiser: on étouffe dans l'œuf les mouvements de revendication, on envoie des commandos éliminer les indésirables, on torture, on muselle l'opposition... Tout cela rend l'organisation communautaire difficile et fragile. Là où elle réussirait, l'Occident peut encore étrangler le pays en question par des sanctions économiques.

Ainsi, outre les secours et le développement humain ou communautaire, le Tiers monde a besoin de changements politiques et économiques. Il a besoin de justice. Et la justice ne peut apparaître dans le Tiers monde que si l'Occident change. Nous mangeons de la nourriture dont le Tiers monde a besoin, et nous fournissons une part importante des moyens qui maintiennent au pouvoir des élites oppressives dans le Tiers monde. Nous faisons en sorte que le Tiers monde ne puisse pas résoudre ses propres problèmes politiques et économiques.

Par conséquent, si vous désirez combattre la faim dans le monde, ne soyez pas trop pressés d'aller enseigner l'agriculture dans le Tiers monde. Votre contribution est aussi nécessaire pour enseigner la justice dans l'hémisphère nord.

Par ailleurs, partir outre-mer manque de finesse. Pourquoi entreprendre un long voyage pour enseigner le développement à des gens dont la moitié du problème, en tout cas, est que votre propre pays les opprime? Pourquoi ne pas rester chez vous et y enseigner la justice? En fait, le Tiers monde ne manque pas sérieusement de nourriture. Le problème est que nous importons cette nourriture. La faim est causée en partie par nos denrées de luxe.

Nous devons donc combattre pour la justice. Cette perspective est correcte jusqu'à un certain degré, mais elle non plus ne va pas assez loin. Elle ne touche pas aux racines spirituelles et morales de la faim. Elle nous offre une bonne analyse technique du problème, mais rien de plus. Les chrétiens doivent aller au-delà. Nous devons avoir une vue plus large des choses.

Les notions techniques et humaines sur le changement

social sont essentielles, mais insuffisantes. D'un point de vue chrétien, la cause de la faim est le péché. Et la réponse adéquate au péché est l'évangélisation et des vies renouvelées. Si cela est vrai, alors la priorité pour les chrétiens dans le monde est d'évangéliser. Nous devons comprendre ceci: importer de la nourriture superflue, c'est la prendre de la bouche des affamés, et c'est un péché. Aussi devons-nous appeler les gens à se repentir, à être pardonnés et à mener une vie nouvelle.

Nous devons dire aux politiciens occidentaux que c'est un péché de soutenir des régimes du Tiers monde qui oppriment les pauvres, et que c'est aussi un péché d'élire de tels hommes. Ainsi, nous devons appeler les politiciens à se repentir de leur soutien à des régimes meurtriers et répressifs, et nous devons aussi appeler les électeurs à se repentir de les avoir élus. Le message s'appelle repentance, pardon et vie nouvelle.

Si nous voulons intervenir dans le Tiers monde, nous devons envoyer des missionnaires à ces dictateurs sanguinaires. Ces envoyés (ou mieux, des prophètes nationaux) doivent appeler ces dictateurs à la repentance, exactement comme Élie l'a fait à l'égard d'Achab, qui avait confisqué la vigne de Naboth. Ils devraient aussi se rendre auprès des grands propriétaires et les appeler à se repentir et à produire du fruit digne de la repentance. Le salut conduira les riches à redistribuer leurs terres. Jean-Baptiste ne disait-il pas aux Pharisiens que le salut les amènerait à redistribuer leurs vêtements?

Pourtant, les chrétiens réussissent rarement à allier ainsi évangélisation et justice. Quelques-uns d'entre nous évangélisent, d'autres travaillent pour la justice. Peu d'entre nous le font simultanément. Des organisations chrétiennes en nombre croissant commencent à découvrir que l'injustice est l'une des causes majeures de la faim, et elles utilisent une part de leurs ressources pour sensibiliser les gens à l'injustice. C'est bien, mais c'est infiniment moins que d'appeler les hommes à se repentir.

D'autres organisations investissent du temps et de l'argent

pour tenter des démarches auprès de députés, ministres et fonctionnaires de leurs pays en vue d'une politique étrangère plus juste. C'est un pas en avant, mais c'est infiniment moins que de demander aux députés et à leurs électeurs de se repentir parce que le Royaume de Dieu est proche.

Il est particulièrement frappant de découvrir que la majorité des organisations chrétiennes de développement restent incapables de concilier développement et évangélisation. En réalité, nous ne savons pas comment nous y prendre. Nous désirons à juste titre éviter d'utiliser l'aide au développement comme appât pour l'évangélisation. Nous avons dépassé le stade de ces missions qui ne donnaient à manger qu'à ceux qui faisaient profession de foi. Mais cela ne signifie nullement qu'on puisse séparer les deux dimensions. Nous devons travailler vigoureusement, et tout à la fois, à l'évangélisation et à la justice.

Faire moins que cela serait inefficace, car soutenir la justice coûte. En effet, soutenir un programme de secours ne coûte qu'un peu d'argent. Vous voyez la photographie d'un orphelin visiblement affamé, et vous vous mettez à envoyer quelques francs chaque mois pour sa nourriture. Vous pouvez même recevoir des lettres de ce gosse. Aider quelqu'un est intéressant ; le bienfaiteur se sent valorisé. Par contre, la justice est une autre affaire. Elle exige que vous changiez votre style de vie — votre manière de vous nourrir et de dépenser votre argent, les buts que vous vous fixez. Ce n'est pas toujours très drôle. De plus, la justice exige que vous vous considériez non comme le prince charmant volant au secours d'un désespéré, mais bien comme un ogre auquel il faut arracher des enfants. Une image plutôt déplaisante pour la majorité d'entre nous...

Ainsi, la formation, le développement humain, les démarches politiques ne suffisent pas. Quelque chose de plus efficace est nécessaire pour que les hommes se découvrent oppresseurs, qu'ils s'en repentent et se mettent à mener une vie renouvelée. L'Esprit de Dieu doit être à l'œuvre dans leur vie. Ils ont besoin de naître de nouveau. Une nouvelle vision du monde avec de nouvelles valeurs doit les marquer.

En résumé, seule l'évangélisation peut le réaliser.

L'évangélisation est bonne, jusqu'à un certain point. Mais elle ne va pas assz loin. Il nous faut encore une perspective supplémentaire. Le péché est profond, puissant et perfide. Vous ne vous en repentez pas une fois pour toutes lors de votre conversion. La repentance est, ou devrait être, une attitude intérieure constante. De ce fait, nous avons besoin de la vision de l'Église. Ici, je ne pense ni à un bâtiment, ni à une hiérarchie, ni même à un prédicateur. J'entends par là un groupe de personnes, une communauté, dont les membres se soutiennent réciproquement. L'Église est une communauté dans laquelle les disciples mettent leurs dons au service les uns des autres. Ce faisant, nous porterons du fruit digne de la repentance. Nous commencerons alors à vaincre le péché dans nos vies. Cela ne se produit pas instantanément au moment où nous décidons de suivre Jésus-Christ.

Cette réalité signifie qu'au centre même d'un projet qui se veut vraiment chrétien doit se trouver l'édification de l'Église ou de la communauté. Que nous mettions l'accent sur l'évangélisation, le développement ou la justice, nous ne pouvons le faire dans une perspective chrétienne que si une partie au moins de notre travail est consacrée à la formation d'une communauté de croyants.

L'Écriture dit clairement et à de nombreuses reprises qu'il s'agit là d'un élément central du plan de Dieu pour notre temps. Écoutons ce que Paul dit aux Ephésiens: «C'est Lui qui a fait des dons particuliers aux hommes... Il a agi ainsi pour préparer les membres du peuple de Dieu à accomplir la tâche du service chrétien, pour faire progresser le corps du Christ dans la foi. De cette façon... nous deviendrons des adultes dont le développement atteindra à la stature parfaite du Christ... Ainsi, lorsque chaque partie agit comme elle doit, le corps entier grandit et se développe par l'amour.» (Eph. 4:11-16)

Ainsi, si nous désirons que les communautés croissent vers la maturité, nous aurons à aller au-delà des secours, du développement technologique, de l'organisation commu-

nautaire et du travail pour la justice. Nous aurons aussi à évangéliser et à édifier des communautés chrétiennes.

Cependant, même réunies, ces étapes ne suffisent pas. Elles sont bonnes, dans une certaine mesure, mais il faut aller encore plus loin. Nous devons reconnaître que nous ne sommes pas en mesure de résoudre le problème nous-mêmes. Notre propre condition pécheresse et notre faiblesse sont trop grandes — sans mentionner les forces qui se liguent contre nous. Nous sommes désespérément minoritaires — en personnes et en moyens financiers. Quelles chances avons-nous face à de gigantesques multinationales, face à des dictatures brutales à la solde du Kremlin ou du Pentagone?

Nous n'avons aucune chance. Ce serait une raison de désespérer, sauf pour des chrétiens. Pour nous, c'est une raison d'espérer car c'est alors que Dieu choisit d'agir. Tout travail entrepris parmi les pauvres doit s'attendre à ce que Dieu agisse; autrement, ce travail n'est pas accompli vraiment dans une perspective chrétienne. Une œuvre de développement ou en faveur de la justice qui n'attend pas une intervention de Dieu est en pratique athée — même si elle est accomplie par des chrétiens.

Certes, nous sommes minoritaires, mais il en était déjà ainsi en Israël lorsque les Syriens assiégeaient la ville d'Elisée: «Son serviteur lui dit: Ah! mon seigneur, comment ferons-nous? Elisée répondit: N'aie pas peur, car ceux qui sont avec nous sont plus nombreux que ceux qui sont avec eux... L'Eternel ouvrit les yeux du jeune serviteur qui vit ceci: La montagne pleine de chevaux et de chars de feu autour d'Elisée.» (II Rois 6:15-17).

Tout ce que nous avons à faire, c'est d'ouvrir nos yeux.

John ALEXANDER

Un développement à la lumière de l'Évangile

Olivier MARTIN

Toute personne engagée dans l'aide au développement et s'intéressant à des projets a de quoi être pessimiste aujourd'hui, tout comme celle qui se penche sur la situation des pays en développement. Dans d'innombrables régions du monde, la situation se détériore et les signes prometteurs des années soixante se sont presque partout effacés. À part quelques exceptions localisées, la situation des petits paysans se dégrade à cause de la diminution du pouvoir d'achat: ce qu'ils produisent est payé à un prix rarement ajusté au taux d'inflation.

La racine du mal

Actuellement, dans la plupart des cas, le mal-développement provient de l'exploitation de l'homme par l'homme, d'actes d'injustice. La racine de ces maux est l'égoïsme humain. La sécheresse, grave dans certaines régions, a souvent été invoquée comme excuse pour masquer des situations d'injustice.

C'est au début des années 60 que les Églises ont pris conscience de leur responsabilité face aux problèmes que rencontre, quotidiennement, une grande partie de l'humanité. Lors du Congrès International pour l'Évangélisation Mondiale qui s'est tenu à Lausanne, cette prise de responsabilité a été clairement soulignée. En effet, on peut lire dans la «Déclaration de Lausanne»: «Nous affirmons que Dieu est à la

fois le Créateur et le Juge de tous les hommes; nous devrions, par conséquent, désirer comme lui que la justice règne dans la société, que les hommes se réconcilient et qu'ils soient libérés de toutes sortes d'oppressions. Chaque être humain devrait être respecté, servi et non exploité[1].»

Les grands projets de développement sont souvent patronnés par des multi-nationales et les gouvernements des pays concernés y ont également des intérêts. Ces projets visent à mettre de grandes surfaces en culture (canne à sucre, riz, blé, tomates, etc.) et profitent avant tout aux investisseurs. Quelques cadres locaux en retirent un bénéfice, mais la majorité de la population ne tire aucun profit de ce genre de projet. Bien au contraire, elle est le plus souvent exploitée. Cette situation a fait dire à Edouard Saouma, directeur général de la F.A.O.: «Il faut avoir le courage de remettre en question des schémas de pseudo-développement, malheureusement bien ancrés, et surtout de puissants intérêts économiques et financiers[2].»

Quel développement?

Les économistes ont souvent fondé le développement sur des notions de croissance économique, d'augmentation des biens matériels. À la croissance démographique, on a opposé le développement économique et technologique en pensant qu'il apporterait les solutions des problèmes. Pour bien des jeunes nations, le *développement* est devenu le remède par excellence à tous les maux, alors que déjà, en Occident, on commence à se rendre compte que la société de consommation exerce une emprise de plus en plus aliénante sur ceux qui croient avoir atteint la libération grâce à elle. En 1972, l'Institut de Technologie du Massachussetts tire la sonnette d'alarme: «Halte à la croissance!» On se pose alors les questions suivantes:

— Le développement poursuivi recherche-t-il le bien d'autrui et la justice sociale?

— Libère-t-il les hommes et augmente-t-il leur joie de vivre?

— Aide-t-il les hommes à marcher sur les traces du Dieu d'amour?

Il faut reconnaître que, bien souvent, gouvernements et organismes d'entraide ont une vision étriquée de l'homme, aveuglés qu'ils sont par les seuls besoins matériels. Les Églises, quant à elles, ont une vision plus globale de l'homme et prennent en considération ses besoins physiques, sociaux et spirituels. Face à des situations apparemment sans issue, le chrétien puise sa foi dans l'Espérance, cette espérance qui, comme le disait Pierre Vittoz, «regarde vers le futur et marche vers l'avenir, mais qui, en même temps, veut transformer, révolutionner même le présent dans ce qu'il a d'injuste et d'exploiteur. La foi chrétienne devient ainsi une source d'énergie qui tend à accomplir le bien et la justice maintenant, à la lumière de l'avenir promis et qui vient. En vivant dans cette perspective, nous pouvons dépasser le désespoir et l'échec du sous-développement et des situations bloquées par des forces telles que le néo-colonialisme ou le racisme, et trouver une énergie capable de les affronter et de les vaincre[3]».

Des propositions

On peut critiquer la forme de certains projets de développement, la misère est toujours là. Que faire alors pour permettre à chaque homme d'avoir le nécessaire et de vivre dans la dignité? Les chrétiens, il faut le préciser, n'ont pas à imiter ce que font déjà les autres organismes d'entraide. Leurs actions sont motivées spirituellement et s'appuient sur la force libératrice de l'Évangile. Elles doivent faire l'objet d'un réel partage. Malheureusement, les chrétiens mettent trop souvent une barrière entre le matériel et le spirituel. Tout en se réclamant de l'Évangile, ils peuvent exploiter, de façon peut-être inconsciente, leurs propres frères. Il faut être bien conscient que la cause des problèmes de sous-

développement tient à des pratiques économiques et politiques injustes. En 1961, Pierre Vittoz écrivait encore: «Nous n'en sommes plus à penser qu'une aide économique localisée et la coopération d'individus qualifiés puissent suffire à influencer le développement d'un pays de façon majeure. Nous croyons que l'enseignement de notre Seigneur dépasse la morale individuelle et familiale et implique la recherche d'une éthique sociale au niveau des grandes entreprises et des gouvernements[4].»

Mais les chrétiens sont-ils présents dans ces grandes entreprises ou dans les gouvernements? Et, s'ils sont impliqués dans l'économie et la politique de leur pays, mettent-ils vraiment l'Évangile en pratique? S'ils ne font pas de dichotomie entre l'action et la foi, ne devrions-nous pas commencer à voir des changements? À quelque niveau qu'il soit, dans la hiérarchie des responsabilités, tout chrétien devrait être un instrument de justice; ses actions ont pour motivation la venue du Royaume de Dieu. Pratiquement, les chrétiens engagés dans l'économie et la politique devraient se retrouver le plus souvent possible pour discuter de ces choses et voir ensemble, à la lumière de l'Évangile, si les décisions qu'ils prennent sont prises dans un esprit de profit ou pour promouvoir et libérer l'homme. Même si la plus grande responsabilité du développement revient aux gouvernements et aux grandes entreprises, les Églises, elles, ne doivent pas rester les bras croisés. Elles ont aussi un rôle à jouer face à ces problèmes. Elles ont à prêcher et à vivre un développement équilibré qui se préoccupe de l'épanouissement de la communauté et non de celui de l'individu. Elles peuvent aussi encourager certaines actions communautaires dont le noyau serait l'Église locale. Nous savons en effet que ni l'argent, ni la technique ne peuvent apporter une réponse aux problèmes de développement si les personnes concernées ne sont pas motivées. L'Évangile peut être le moteur d'un développement équilibré: le chrétien doit prendre soin de son corps, de sa famille, de sa terre: Dieu les lui a confiés. Il aura pour fondement de son développement des valeurs plus profondes que les seules valeurs matérielles. Cette façon d'envisa-

ger le développement gagne de plus en plus de terrain dans les Églises. Le *Service Chrétien d'Animation Rurale* (S.C.A.R.), en Suisse Romande, a reçu plusieurs demandes d'Églises d'Afrique et du Pacifique. Elles désirent qu'on les aide à réfléchir aux problèmes liés au développement. Il est intéressant de constater que le S.C.A.R., qui n'offre pas d'aide matérielle, soit ainsi sollicité par les Églises. N'est-ce pas là un signe que les chrétiens, à travers le monde, commencent à comprendre que la solution aux problèmes ne dépend pas uniquement de l'argent ?

Quelques exemples

En 1983, une Église de la République Centrafricaine nous invite. Elle n'a pas de projet particulier de développement mais pense qu'une action de développement pourrait être lucrative, procurer des ressources qui lui permettraient de faire face à ses obligations financières. Les dirigeants de cette Église prévoient de faire un grand poulailler dont la production d'œufs pourrait être vendue à Bangui. Or, ce genre d'initiative peut bien marcher dans le secteur privé avec un responsable motivé et bien formé. Mais, dans le cadre d'une Église, les responsables engagés et salariés par elle sont souvent moins motivés ; des problèmes surgissent et rendent la réalisation de bénéfices bien aléatoire. L'entreprise peut quand même réussir mais alors faire concurrence aux petits producteurs, peut-être chrétiens, qui ont déjà de la peine à vendre leurs œufs. Ne serait-ce pas préférable que l'Église encourage, dans le cadre des paroisses, des cultures communautaires dont les revenus soient versés dans la caisse de l'Église ? Dans ces champs communautaires, de nouvelles méthodes culturales ou de nouvelles variétés pourraient être introduites et profiter au plus grand nombre. La réalisation d'une telle initiative exige souvent la présence d'un agronome ou d'un animateur dans la paroisse.

À la suite de la visite d'un des consultants du S.C.A.R. en Nouvelle Calédonie, l'Église Évangélique a libéré l'un de ses

pasteurs de sa charge paroissiale pour lui permettre d'être entièrement à la disposition des groupes et communautés désireuses de s'engager dans des actions de développement. Cet homme a la vision d'un développement global et équilibré et met tout en œuvre pour transmettre cette vision. Il ne souhaite pas prendre la place des techniciens, mais orienter la réflexion et la motivation des gens de la terre et mettre ceux-ci en contact avec des techniciens, si cela s'avère nécessaire. Dans ce but, une session de deux semaines a eu lieu dans un petit village à l'intérieur de l'Île de Lifou. Des délégués sont venus des différentes îles Loyauté et de la Grande Terre. Le thème principal de cette rencontre avait pour titre: «Les petites coopératives villageoises». Bien d'autres problèmes ont été abordés. À la question: «Qu'est-ce qu'un développement selon l'Évangile?», il a été répondu: «C'est le mouvement créateur de Dieu en l'homme qui, par la foi, le libère et le transforme vers une vie de plénitude.»

En mars 1985, l'Église de Guinée a organisé un séminaire en faisant appel à un consultant du S.C.A.R. Chaque paroisse a envoyé trois délégués. Alors que sous le régime de Sekou Toure, l'Église n'avait pu s'engager dans des actions concrètes de développement, elle en voyait maintenant la possibilité.

Lors de tels séminaires, la première semaine est généralement consacrée à établir les bases du développement désiré. Il s'agit de rechercher ce qui peut pratiquement être entrepris. La même démarche a été faite en août de la même année par une église protestante du Cameroun.

Dans le cadre de l'Église Presbytérienne du Rwanda, chaque paroisse a porté sa réflexion sur l'«intendance chrétienne». Cette Église a également restructuré un de ses projets d'animation rurale, afin de mieux atteindre les paysans marginalisés.

Vers le Royaume de Justice

L'espérance du Royaume devrait être au cœur de toute vie chrétienne. À la Croix, le Royaume s'est approché des hom-

mes. Chaque fois qu'un homme se laisse pénétrer par l'Esprit de Christ et vit l'Évangile qui est Amour, il est une lumière du Royaume. La juste vision du développement consiste à voir de plus en plus de ces lumières s'allumer pour chasser peu à peu les ténèbres et *hâter* ainsi le plein rétablissement du Royaume de Lumière et de Justice.

Au désespoir que suscitent des situations qui ne font qu'empirer, s'opposent une quantité de lumières qui s'allument et grandissent.

Olivier MARTIN
Consultant de S.C.A.R.

Notes

[1] Le texte de la Déclaration de Lausanne a été publié dans P.M. N° 2, 1981.

[2] in *Cérès*, mensuel de la F.A.O.

[3] *Flambeau* N° 40, nov. 1973 (Édition CLÉ, Yaoundé). Article «Évangile et Développement», p. 222.

[4] Ibid, p. 223.

Après avoir obtenu son diplôme commercial, Olivier Martin, né en 1946, entre dans une école d'agriculture. Il complète sa formation en suivant un cours d'agronomie tropicale puis en faisant un stage d'un an dans un kibboutz en Israël.

En 1970, il se rend au Tchad, envoyé par la Coopération Technique Suisse où il séjournera trois ans. Il crée un Centre de formation agricole dans le sud du pays. De retour en Suisse, il travaille pendant quatre ans comme assistant du professeur de biologie de l'École d'Agriculture de Marcelin s/Morges. Durant cette période, il obtient sa maîtrise agricole.

De 1977 à 1981, envoyé par le Département Missionnaire des Églises Protestantes de Suisse romande, il est au service de l'Église Évangélique du Cameroun, où il dirige l'École d'Agriculture de Bagam.

Depuis 1981, il est agent du Service Chrétien d'Animation Rurale, organisme dépendant de l'Alliance Missionnaire Évangélique et du Département Missionnaire Romand.

Olivier Martin et son collègue Edmond Racloz organisent des séminaires agricoles dans les églises du Tiers monde tout en essayant de sensibiliser les églises d'Europe à un autre type de développement que celui des années 60.

Là où il y a la justice...

Irène Blommaert nous décrit, de son expérience quotidienne, plusieurs causes de la pauvreté, et nous montre l'importance de nouvelles initiatives responsables et solidaires.

Elle existe, elle est près de nous, mais nous ne voulons pas toujours la voir — **la pauvreté**.

Lorsque nous regardons autour de nous, nous remarquons que les différences s'accentuent. On le voit dans l'habillement: les boutiques de seconde main n'ont jamais été aussi nombreuses; même pour l'alimentation, il y a des magasins qui mettent en vente à prix réduit des produits qui arrivent à la date limite de conservation.

Bien que le revenu ne soit pas l'unique cause de la pauvreté, il joue malgré tout un rôle important, car il détermine l'accès à la vie sociale et la possibilité de jouir d'un certain nombre de facilités. La sécurité sociale ne résoud pas tout, car il faut avoir un emploi pour en bénéficier. Les bourses d'études ou les logements sociaux, par exemple, profitent davantage aux classes favorisées qu'aux catégories de personnes auxquelles ils étaient initialement destinés.

Il n'y a pas que le revenu qui puisse servir comme critère pour la pauvreté; il y a également le travail irrégulier, avoir eu pas ou peu d'instruction, un mauvais logement, une santé déficiente. Celui qui est exclu d'un droit a des chances d'en perdre d'autres. En outre, celui qui ne sait pas de combien d'argent il disposera dans les mois à venir ne peut pas planifier ses dépenses.

Actuellement, celui qui travaille est «reconnu», il a une certaine valeur. Le chômeur, l'inactif, est qualifié de débrouillard et de paresseux. Pour faire disparaître le chômage, la pauvreté, la marginalisation, il faudra se tourner vers les pauvres, les faibles, pour pouvoir mieux comprendre leur situation. La solidarité entre les favorisés et les défavorisés est pratiquement inexistante. Dans la société actuelle on se sent de moins en moins responsable pour les autres. On est trop préoccupé par le besoin d'améliorer ses propres conditions de vie. Même dans les relations familiales, la solidarité avec les plus faibles s'effrite. Une nouvelle forme de solidarité doit se créer avec les défavorisés, les pauvres et les chômeurs.

— il n'y avait pas de place ... pour le pauvre —

Nos dispositions envers les pauvres, les chômeurs, les migrants, les réfugiés politiques doivent changer, et il nous faut développer une attitude plus juste, plus humaine envers les faibles. Ce sont des réalités devant lesquelles un chrétien ne peut pas se défiler: il doit garder les yeux et les oreilles ouverts. Pour lui, la pauvreté et l'incertitude quant au minimum vital sont inacceptables, car elles attentent à la dignité humaine. Le chrétien est appelé à défendre la vie, il doit donc aussi défendre une existence digne. Le chrétien prône l'égalité de tous les hommes, la charité, la justice, le caractère relatif de l'argent, de la possession.

Mais il ne faut pas que cela s'arrête là — la parole n'est crédible que si le faire est en accord avec le dire. Les chrétiens sont appelés à tenir compte de la pauvreté dans leur existence, de la pauvreté qui monte de plus en plus; ils doivent aussi se sentir responsables des autres, de leur prochain. Ils doivent ouvrir leurs portes aux pauvres, les écouter, les encourager et les aider à prendre eux-mêmes leur sort en mains, à travers des comités de quartiers par exemple. Même les plus petites initiatives peuvent apporter un soulagement dans des situations pénibles: faire les courses pour les vieil-

les personnes du quartier, des groupes d'entraide pour des chômeurs, par exemple.

Lorsqu'on réfléchit à l'organisation politique, sociale et économique de notre société, on découvre que le pauvre n'a pas de place. Du travail, il y en a encore, mais pas pour les faibles, car il faut de plus en plus de qualifications, il faut de l'expérience, il faut...

Partager le travail, développer le recyclage, adapter les salaires pour donner des moyens d'existence qui correspondent à une vie décente, doivent faire partie des préoccupations prioritaires du chrétien. Dans le Nouveau Testament, on témoigne de Jésus comme le roi de la justice. Là où il y a justice, il n'y a pas de pauvreté, il n'y a pas d'opulence, il y a partage.

Irène BLOMMAERT

Note

Article tiré de *Connexe*, bulletin du centre mennonite de Bruxelles (périodique trimestriel, N° 15, décembre 1985 - texte légèrement révisé). L'auteur, Irène Blommaert, est depuis 4 ans directrice du Centre Social Protestant de Bruxelles.

Débat autour de la proposition de Mc Gavran:

« Un pas de géant dans la mission chrétienne »

Dans le dernier numéro de *Perspectives Missionaires* (N° 10), nous avons publié un article de Donald Mc Gavran paru dans la *Lettre mensuelle sur l'évangélisation* du Conseil œcuménique des Églises (COE) et intitulé: « Un pas de géant dans la mission chrétienne ». Nous désirons faire connaître aux lecteurs de P.M. quelques-unes des nombreuses réactions que ce texte a suscitées et qui ont paru dans cette Lettre mensuelle dans les mois de septembre 1985 à mars 1986.

Pour des raisons de place, nous ne pouvons publier qu'un choix limité de réactions, la plupart sous forme d'extraits plus ou moins longs de certains des textes publiés par Raymond Fung, le secrétaire à l'évangélisation du COE et rédacteur de la Lettre mensuelle. Vous pourrez donc lire ci-dessous trois de ces réponses, venant d'Inde, d'Australie et de Chine. D'autres suivront dans le prochain numéro.

Les articles et extraits qui suivent ne sont donc pas représentatifs de l'ensemble des réactions que la proposition du « pas de géant » a provoquées. Précisons que dans certains cas, les extraits choisis ne permettent pas de se faire une idée de l'ensemble de la pensée de l'auteur. Dans notre choix, il fallait quand même éviter trop de répétitions. Pour une vision d'ensemble de la discussion que D. Mc Gavran et R. Fung ont suscitée, nous renvoyons le lecteur aux numéros de la Lettre mensuelle. L'ordre dans lequel nous présentons les textes est celui dans lequel ils ont paru. À quelques rares corrections près, la traduction est celle des services COE. À ce propos, il est juste d'avertir le lecteur que certaines expressions de langue anglaise comme par exemple « Bible-believing, Bible obeying Christians », « evangelicals », « frontier missions », « frontier-minded people » n'ont pas d'expression française équivalente adéquate. Les traductions varient, et, parfois, le terme anglais original est rajouté entre parenthèses.

Enfin, la rédaction de PM aimerait encourager ses lecteurs à répondre à leur tour au débat engagé par MM. Mc Gavran et Fung et leurs nombreux correspondants.

Commentaire de *S. Arles, Inde*, professeur de théologie

Ma réaction est celle d'un chrétien évangélique et œcuménique du Tiers monde, soucieux de promouvoir l'évangélisation authentique du monde. (...) Je suis membre de l'Église « œcuménique » de l'Inde du Sud; j'enseigne au Séminaire biblique de l'Inde du Sud, qui est à la fois interconfessionnel et « évangélique », et je suis de nationalité indienne.

Dans l'ensemble, je suis d'accord avec Donald Mc Gavran, dont j'approuve la proposition simple et directe. Parmi les exhortations qu'il nous adresse, celles-ci me paraissent avoir une valeur particulière:

1. La liberté dans l'organisation de la tâche missionnaire. Telle a été la revendication des jeunes Églises du Tiers monde. La « multiplication des missions autochtones en Inde » et la « prolifération des Églises indépendantes en Afrique » ne sont que quelques-unes de ses manifestations explosives.

2. « Des missionnaires à vie ». L'engagement missionnaire authentique s'incarne dans la réalité de tous les jours et conduit à la croix. La mission qui « envoie des gens d'ici là-bas » n'est pas l'idéal parce qu'ils gardent toujours une certaine distance dans leur engagement par rapport à la réalité environnante.

3. Créer « avec enthousiasme » de nouvelles missions. Privée de cette forme de militantisme passionné, l'Église deviendra la proie d'un ecclésiocentrisme excessif et de théologies poussiéreuses.

4. « Un pas de géant dans la mission chrétienne ». C'est la manière américaine de procéder. Tant qu'il aura des millions de gens à toucher, la mission en grand ne sera pas un luxe.

Tout en affirmant la valeur de ces exhortations, j'aimerais exprimer quelques réserves:

En premier lieu, pourquoi ces « nouvelles missions » que l'on créerait avec enthousiasme n'emploieraient-elles que des Américains comme missionnaires? (...) Dans le cas de l'Inde, l'argent que l'on dépense pour envoyer un seul missionnaire américain travailler auprès des populations non touchées permettrait d'embau-

cher n'importe où, aux salaires en vigueur dans ce pays, trois responsables haut placés ou vingt collaborateurs indiens ordinaires.

Les questions qu'il faut poser sont celles-ci : les chrétiens américains sont-ils capables d'échapper à leur conditionnement culturel et de mener une vie plus simple en s'insérant dans la réalité de ceux qu'ils souhaitent « toucher » ? Lorsque nous définissons nos stratégies, pouvons-nous donner la priorité pour les emplois aux membres des Églises du Tiers monde, aux missions locales et aux travailleurs autochtones, qui sont culturellement plus proches de la population non touchée ? Nous montrerions ainsi que nous sommes sincères lorsque nous disons « appartenir à une seule famille dans le monde ».

En deuxième lieu, prêcher l'Évangile « en surface » n'est pas apporter la « bonne nouvelle » (...) Ce qu'il faut dans la mission, c'est apporter la « bonne nouvelle » de telle manière que les opprimés soient renvoyés en liberté et que les aveugles recouvrent la vue ; c'est annoncer cette bonne nouvelle aux pauvres en des termes compréhensibles et concrets.

L'Église qui a une compréhension limitée de l'Évangile devient une Église chétive qui perd de vue sa vocation prophétique et accepte toutes sortes de maux et d'injustices, les considérant comme extérieurs à sa tâche missionnaire. (...) Si la stratégie du « pas de géant » suppose que nous cessions de consacrer toutes nos préoccupations et notre action prophétique à l'amélioration du sort de ceux qui n'ont pas encore été touchés (alors que ces gens se trouvent précisément être aussi les affamés, les pauvres, les exploités et les opprimés du monde) ; et si cette stratégie néglige d'affronter franchement les questions de la justice socio-économique pour tous, à quoi donc servirait ce pas de géant ? (...)

Permettez-moi de conclure par quelques suggestions. Si la proposition du « pas de géant » est prise en considération et si les chrétiens américains créent de nombreuses sociétés missionnaires, il faudrait alors :

1. que le personnel américain occupe une place discrète dans le travail d'évangélisation du monde non occidental ;
2. que pour toucher ceux qui ne le sont pas encore, on fasse appel à des chrétiens du Tiers monde ayant un mode de vie simple ;
3. que les chrétiens américains se consacrent d'abord à l'évangélisation de tous ceux qui n'ont pas encore été touchés aux États-Unis ou dans les autres pays occidentaux ; ils auront déjà beaucoup à faire ;

4. que les chrétiens du Tiers monde reçoivent leur formation au sein de leur propre contexte culturel pour conserver leur simplicité et garder leur culture intacte;
5. que l'on cherche sincèrement à éviter la tendance qui consiste à faire venir les chrétiens du Tiers monde aux États-Unis ou ailleurs en Occident, où ils sont subjugués par l'éclat de l'automatisation à outrance de la société technocrate, la frénésie du raffinement, et la nostalgie théologique; où ils sont dépouillés de leur culture et deviennent les artisans d'une dénomination ou d'une institution occidentale au lieu d'être les «serviteurs du seul Évangile»;
6. que les chrétiens qui se sentent appelés à servir dans des missions au sein d'une autre culture que la leur, soient envoyés dans les écoles de théologie du Tiers monde pour y faire leurs études de théologie et recevoir leur formation de missionnaire afin qu'ils trouvent les fondements théologiques et les modèles de vie qui leur permettront de s'identifier concrètement à ceux qu'ils essaient de toucher, à leur réalité et à leurs valeurs.
7. Quel type d'Église s'attend-on à voir surgir parmi les peuples non touchés, une fois le pas de géant franchi? Sont-ils censés marcher sur les traces du missionnaire et épouser sa confession? Il faut veiller à ce que ces nouvelles Églises aient la liberté de se développer comme Dieu les conduit. Il faut leur enseigner à prendre la place qui leur revient au sein de l'Église universelle, en acceptant les autres groupes de croyants qui ont foi dans le même Seigneur et en s'identifiant à l'Église entière.

Commentaire de *J.A. Mc Intosh, Australie*, directeur, Institut fédéral pour la formation de missionnaires, Church Missionary Society, Australie.

«Enthousiasmant», «inspirant» sont les premiers mots qui me viennent à l'esprit. Ne soyons pas trop pointilleux quant à la définition que Donald Mc Gavran nous donne des «*ethne* non touchés» et à son exactitude[1]. Les groupes auxquels il pense font en tout cas partie des *panta ta ethne* (toutes les nations) dont parle Jésus (Mat. 28:18-10). Et il est juste que nous leur accordions notre attention: il y en a tant qui sont ouverts à l'Évangile. Comment pourrions-nous excuser notre négligence à leur égard?

En lisant le texte de Donald Mc Gavran, j'ai immédiatement pensé au *Mémorial* écossais (Scottish Memorial) de 1746 et à *l'humble tentative* (Humble Attempt) de Jonathan Edwards (1747), qui exhortaient les chrétiens à «la prière extraordinaire pour... la promotion du royaume du Christ sur la terre...» Leurs exhortations poussèrent Carey et d'autres encore à créer ces sociétés missionnaires qui ont tant fait pour répandre l'Évangile par-delà les frontières de la chrétienté occidentale. Tant d'Églises dans les «deux-tiers» du monde ont été implantées par ces sociétés indépendantes (pour la plupart) et qui centraient leurs prières, leurs dons, et tout leur être sur les peuples non encore touchés. La Church Missionary Society, dont je fais partie, est l'une d'entre elles.

Ne cherchons pas à esquiver le concept de société missionnaire indépendante. Les grands ordres missionnaires catholiques romains avaient un degré considérable d'autonomie, mais en même temps ils fondaient des Églises fidèles (à Rome). Quel aurait été le résultat si cette tâche avait été laissée au pape et aux évêques diocésains absorbés par leur ministère pastoral et leur travail administratif? Théologiquement parlant, on ne peut rien objecter au fait que les chrétiens motivés de paroisses locales se rassemblent pour une cause spécifique, prient et donnent pour elle. On ne peut certainement rien objecter non plus à ce *pas de géant* supplémentaire qui consiste à organiser des sociétés autonomes pour le témoignage sur les nouveaux fronts missionnaires, tant que cela se fait en liaison avec des dénominations particulières ou, au moins, avec des communautés ou congrégations indépendantes.

De toute manière, la liberté chrétienne ne permet-elle pas cette flexibilité? Tous les croyants ne sont-ils pas prêtres? Est-il approprié qu'un groupe de chrétiens fasse connaître une intention sur laquelle s'axent les prières et les dons, et serve une nouvelle mission? Certes oui! Les organisations para-ecclésiales sont-elles par principe contraires à la Bible et à la théologie? Certainement pas! La proposition de Donald Mc Gavran ne menace pas les structures missionnaires existantes mais ouvre la voie aux nouvelles missions dont on a besoin. Elle incitera également les missions déjà existantes à aller au-devant des groupes non encore touchés par elles.

Le *Mémorial* écossais et *l'humble tentative* de Jonathan Edwards avaient des objectifs larges et généraux qui répondaient aux exigences de l'époque. Près de deux siècles et demi plus tard,

l'Église chrétienne est présente dans presque tous les pays du monde. Mais nous avons découvert entre-temps qu'il existe également des frontières anthropologiques et sociologiques, tout aussi étanches que les frontières nationales. Pour les franchir, il faut des efforts spécifiques en matère de témoignage transculturel. Et le *pas de géant* que nous propose Donald Mc Gavran me paraît ici particulièrement approprié. Il nous laisse en même temps une grande souplesse et peut être adapté à la plupart des situations ecclésiastiques.

À l'époque, il a fallu attendre quarante-six ans pour que *L'humble tentative* d'Edwards (1747) porte des fruits, avec le départ de Carey en Inde. Mais aujourd'hui, derrière la proposition du *pas de géant* de Donald Mc Gavran, il y a déjà ceux qui ont lancé le concept. Ce pas, nous devrions le franchir nous aussi, et ne pas laisser de côté l'ouvrage que les structures missionnaires existantes ont déjà commencé. L'ouverture et la réceptivité sont là. C'est certainement l'œuvre de la providence divine. Laissons-nous guider par elle.

Commentaire de *Mme C.H. Wu, République populaire de Chine*

Je suis impressionnée par l'enthousiasme missionnaire de M. Mc Gavran, mais j'ai des doutes quant à la stratégie du «pas de géant».

1. L'auteur, bien qu'il demande une «définition soigneuse» des «peuples non touchés», n'en donne pas lui-même une définition soigneuse, claire et cohérente, et cela va entraîner la confusion et créer des conflits lorsque des chrétiens commenceront à toucher des pays, des groupes et des secteurs de la société qui, selon eux, n'ont «pas encore» été «touchés», c'est-à-dire touchés par eux-mêmes et par leur version de l'Évangile. La présence de l'Église dans un pays ne signifie pas pour lui que ce pays soit touché. Ainsi, tout en reconnaissant qu'il existe désormais des jeunes Églises «dans tous les pays», il affirme que les «peuples non touchés» constituent «la moitié de la population du monde» et même, dans un autre passage de l'article, que leur nombre «dépasse aujourd'hui, soit début 1985, les trois milliards». Cette dernière caricature est particulièrement malheureuse et irrespectueuse. Nombre de jeunes

Églises ne vivent certainement pas pour elles-mêmes, et toutes faibles et impuissantes qu'elles soient, vont vers ceux de leur société qui n'ont pas encore été touchés et réussissent d'ailleurs fort bien dans ce domaine. L'auteur appelle de ses vœux la création en Amérique « de milliers de groupes de chrétiens qui s'attachent à multiplier les communautés de chrétiens fidèles à la Bible » dans tous ces pays et dans d'autres, et « à récolter 100 millions de dollars par an spécifiquement destinés aux nouveaux fronts de la mission ». Que de divisions, de dissensions cela provoquerait-il entre les Églises et quel chaos en résulterait-il ! Peut-être surtout au nom de la « fidélité à la Bible » ! Le Nouveau Testament et l'histoire de l'Église nous apprennent l'un et l'autre qu'en raison de leur identité culturelle naturelle, c'est avant tout aux chrétiens natifs du pays qu'il incombe d'aller vers le reste de leur peuple.

2. Je suis d'accord pour penser que nous avons de bonnes raisons de nous réjouir de tout ce qui a été accompli par le passé dans le domaine missionnaire, mais il me répugne de me borner à me réjouir et à « louer Dieu pour toutes ces grandes victoires de la croix ». Je m'attendais à ce qu'un missiologue réfléchissant sur l'histoire de la mission soit au moins conscient du fait que celle-ci s'est associée sans s'en rendre compte à l'expansion coloniale occidentale et introduise une note, non pas de triomphalisme, mais d'humilité et d'ouverture à la critique. L'aveuglement ou le silence sur ce point crucial amène à demander si la stratégie préconisée pour le présent ne va pas répéter les erreurs du passé.

3. L'auteur relève que dans certains pays, celui qui s'est converti à la foi chrétienne est considéré par ses concitoyens comme un déserteur parti rejoindre un autre peuple. Je suppose qu'il devrait alors comprendre le reproche que les chrétiens de Chine se faisaient lorsqu'ils entendaient ce dicton courant avant la libération : « Un chrétien de plus, un Chinois de moins », et qu'il devrait aussi se réjouir de notre désir de rendre chinoise l'Église de Chine afin de rester en contact avec le reste du peuple. Ce qui me surprend, c'est qu'il ne préconise nullement l'édification d'Églises véritablement nationales dans ces pays, mais au contraire l'envoi à un rythme encore accéléré de missionnaires et de fonds de provenance étrangère, ce qui constitue pour lui un pas de géant. Ne sait-il pas que, comme l'histoire

l'a montré, un tel pas ne ferait que convertir au christianisme les opportunistes, étouffer toute initiative locale, encourager le parasitisme et aliéner en fait les chrétiens de leur peuple et de leur nation? Toute son approche rappelle confusément la domination écrasante des puissants d'un autre siècle.

4. Comme on pouvait s'y attendre, l'auteur mentionne la Chine vers la fin du document pour s'en prendre à elle. Il est un peu inquiétant que l'un des stratèges missionnaires les plus en vue du monde actuel puisse se permettre de manquer de discernement au point de parler de «34 ans de souffrance» et de faire comme s'il ne savait rien de la liberté réelle dont jouissent les chrétiens de Chine. Ne tient-il pas à savoir que depuis trente-cinq ans, les Églises de Chine vont vers ceux qui n'avaient pas encore été touchés et qu'elles sont aujourd'hui «plus grandes et plus fortes», non pas grâce à de riches Américains qui font «don chaque jour de leur petite monnaie», mais grâce aux chrétiens de Chine, à leurs ferventes prières, au travail inlassable d'évangélisation qu'ils accomplissent par la parole et par l'action, grâce à nous chrétiens chinois dans toute notre faiblesse et impuissance, et pourtant forts de la puissance de Dieu?

Notes

[1] La définition donnée dans le texte publié dans le dernier numéro de P.M. (p. 56), reprise telle quelle du texte de la Lettre Mensuelle sur l'Évangélisation, publiée par le COE, a été manifestement amputée d'une partie essentielle de la phrase, ce qui l'a rendue incompréhensible et contradictoire avec la pensée de Mc Gavran. La définition devrait être rétablie comme suit: «Un *ethnos* ou un groupe social non touché n'est par un groupe *dont aucun membre n'aurait entendu parler de l'Évangile ou ne l'aurait accepté, mais* dont les membres considéreraient que ceux d'entre eux qui sont devenus des disciples du Christ auraient abandonné leur propre peuple pour partir, en traîtres, rejoindre un autre peuple.»

À SUIVRE...

Revue de livres

Vers une justice biblique

José Gallardo
Les cahiers de Christ Seul N° 1, 1985, (Nouvelle série)
104 pages.

Livre à lire en priorité. L'auteur nous donne un aperçu révélateur de la justice à travers la Bible. Dès le début de la création, la terre exige, elle aussi, des droits. L'année sabbatique était un repos de douze mois pour la terre, similaire au rythme de travail et de repos de Dieu lors de la création. De la même façon qu'un diamant doit sa beauté aux reflets harmonieux naissant de toutes ses facettes, nous devons examiner la justice biblique sous différents angles pour en obtenir une image plus complète.

C'est ainsi que dans l'Ancien Testament justice va de pair avec sainteté, bien-être, sagesse, salut. Nous lisons: «Ces prophètes et écrivains bibliques ne séparaient pas le spirituel et le matériel, l'adoration et la vie de tous les jours, l'expérience religieuse et la conduite en général. Ils considéraient tous les aspects de la vie comme formant un tout. Dans notre compréhension de la foi et de la vie chrétienne, nous les séparons souvent. Cela peut facilement conduire à une religion vide et à l'injustice.» (p. 46) Si nous nous disons de Christ, nous sommes appelés à vivre et à souffrir pour la justice comme l'a fait Jésus.

Dans notre lutte pour l'établissement de la justice sociale parmi les hommes, nous ne pouvons nous permettre de perdre de vue l'exemple que Dieu nous a donné. Notre but n'est pas la destruction des injustes, comme les systèmes judiciaires en vigueur nous en montrent trop souvent l'exemple, mais leur salut. Actuellement peut-être plus que jamais, nous sommes confrontés à des questions de justice. L'avenir de la société prend un sérieux coup

lorsqu'on vient à considérer que l'important est d'atteindre les buts fixés, sans se soucier de la manière d'agir que cela implique. On recherche alors ce qui est efficace, ce qui «marche» le plus vite et qui touche le plus de personnes.

Dans le royaume de Dieu, ce qui importe, ce sont les moyens que nous utilisons pour atteindre le résultat, quelles que soient la justesse et la finalité de ce résultat. C'est ainsi que Dieu nous enseigne à marcher selon ses voies, car, comme dit Matthieu 6:23, «Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, combien seront grandes ces ténèbres.» À l'image du sel et de la lumière, notre justice devrait être comme le sel au sein d'une société d'oppression et comme la lumière au sein des ténèbres.

Juan José ROMERO

Ouvrière à Taïwan

Barbara Nort
Éd. des Groupes Missionnaires.
176 pages . FS 12.50/FF 50.—

Il s'agit là d'un récit missionnaire bien différent des biographies de pionniers s'enfonçant dans des régions primitives. B. Nort a exercé son ministère d'évangélisation auprès des jeunes ouvrières des grands centres industriels de Taïwan. Champ de mission typique de notre époque d'urbanisation rapide engendrant tant de déracinés.

Et, contrairement à ce qui se passe lorsque la mission atteint une société structurée, ce n'est que le un à un, offrant la chaleur d'une relation humaine, qui peut consister une approche valable de ceux qu'on veut atteindre. L'auteur raconte son combat pour l'Évangile dans ces rudes conditions. Elle le fait avec beaucoup d'honnêteté, sans taire ses échecs. Ceux qui pensent que seul le spectaculaire est digne d'être relaté seront déçus. Mais ce livre est important, car il illustre ce qu'à l'avenir la mission sera de plus en plus, dans tous les continents: rejoindre avec patience une jeunesse déboussolée dans des mégalopes, pour leur proposer la paix intérieure, l'espérance et la dimension communautaire qu'offre l'Évangile.

Jacques BLANDENIER